

La mission de l'éducation francophone en Turquie selon les nouveaux directeurs de lycées français d'Istanbul

Elias Hebbar > P. 10



L'exposition « Moi-toi-eux : Siècle des femmes artistes » à Meşher

Mireille Sadège > P. 11



Alexandre Abellan, Jean-Michel Ducrot et Paul Georges décorés des Palmes académiques

Le 22 décembre dernier, au Palais de France, l'Ambassadeur de France en Turquie, Monsieur Hervé Magro, a remis les insignes de chevalier dans l'ordre des palmes académiques à trois directeurs de lycées français d'Istanbul : Monsieur Alexandre Abellan, le directeur de Notre-Dame de Sion, Monsieur Jean-Michel Ducrot, le directeur de Saint-Michel, et Monsieur Paul Georges, directeur de Saint-Joseph.



Aujourd'hui



202 F:6€
N° ISSN : 1305-6476

la Turquie

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 202, Janvier 2022



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Une nouvelle coalition en Allemagne

La Turquie commence déjà à se demander si le vent de changements en Allemagne, l'un des deux pays les plus importants de l'Union européenne (UE), soufflera sur la France en 2023. Paris et Berlin revêtent une importance particulière dans les relations de la Turquie avec l'UE qui s'est affaiblie avec le Brexit. Bien que les tensions soient régulières avec Emmanuel Macron et qu'il en fut parfois de même avec Angela Merkel, la France comme l'Allemagne sont conscientes de l'importance géopolitique de la Turquie. On peut comparer les relations de ces trois pays à un triangle, une capitale dans chaque angle, et particulièrement à un triangle scalène dont les angles varient avec le temps. Dans une telle figure géométrique, l'un des angles augmente tandis que l'autre diminue. L'important est que la somme des trois angles reste égale à 180°.



Quand on regarde l'aventure de la procédure d'adhésion de la Turquie à l'UE depuis les années 1990, tantôt l'Allemagne tantôt la France ont joué un rôle décisif pour écarter la Turquie des rives de l'organisation. Lors du sommet de l'UE qui s'est tenu au Luxembourg en décembre 1997, l'attitude négative du chancelier allemand de l'époque, le chrétien-démocrate Helmut Kohl, a entraîné l'exclusion de la Turquie de ce groupe de 11 pays qui avait obtenu l'engagement historique d'une adhésion à l'organisation.

> P. 5

M. Olivier Gauvin, Consul général de France à Istanbul : « Les actions de la France en Turquie portent la francophonie au quotidien »



Aujourd'hui la Turquie a eu l'honneur de s'entretenir avec M. Olivier Gauvin, Consul général de France à Istanbul. L'occasion d'évoquer avec celui qui a pris ses fonctions au sein de la Sublime Porte en septembre 2020 le rôle de Consul général et l'importance de la francophonie en Turquie.

Voilà deux ans désormais que le monde subit de plein fouet la pandémie de la Covid-19. Comment le Consulat général de France à Istanbul s'est-il adapté à cette situation ?

Mes pensées vont d'abord à celles et ceux qui souffrent ou ont souffert, personnellement ou dans leur entourage, de la Covid-19. Cette pandémie s'est installée durablement dans notre quotidien, mais j'espère que l'année 2022 verra certaines améliorations. En ce début d'année, je souhaite d'ailleurs adresser mes meilleurs vœux à tous vos lecteurs, de santé, de bonheur et de réussite ! Durant cette période de crise sanitaire, notre préoccupation principale a toujours été l'adaptation et la continuité du service consulaire, notamment auprès des Français de la circonscription. Nous avons tenu compte des règles de prudence sanitaire, nous avons favorisé le travail à distance et facilité les dé-

> P. 3

marches en ligne pour la protection de nos équipes et celle de la communauté française.

Les services de l'État français représentés à Istanbul ont ainsi adapté leurs modes d'action afin de rester engagés activement dans leurs missions, qu'elles soient consulaires, culturelles, économiques, commerciales ou éducatives.

J'ai moi-même pris mes fonctions à Istanbul dans un contexte sanitaire particulier, en septembre 2020. Pourtant, je tenais tout particulièrement à pouvoir échanger et créer du lien. J'ai donc mené un programme intense de rencontres dans tous les domaines, dans l'ensemble de la circonscription consulaire, dans le respect du protocole sanitaire. Car le métier de Consul général est avant tout fondé sur les relations humaines et le contact direct.



Eren M. Paykal

Les chefs de Saint-Joseph (1)

Avant tout, je vous souhaite une bonne année 2022, et particulièrement une santé de fer et une prospérité grandissante.

> P. 6

Retour sur...

Quelles étaient les véritables intentions du « Sommet pour la démocratie » ?, Elias Hebbar, P. 2

Le séisme d'Istanbul : entre protection environnementale et préservation de la vie sur le Bosphore, Enis Tulça, P. 4

L'essoufflement de l'hôpital public en France, Isis Marvyle, P. 4

Mine Söğüt remporte le Prix Littéraire NDS des Lycéens 2021 pour Rhinocéros



> P. 11

« Les Quatre saisons » par l'Opéra et le Ballet d'État d'Istanbul > P. 11





Dr. Olivier Buirette

En cette fin d'année 2021, les historiens auraient du mal à ne pas se souvenir, comme tous celles et ceux qui l'ont vécu, que, il y a 40 ans, la Pologne plongeait de 1981 à 1983 dans ce que l'on devait appeler l'« état de guerre ». Afin de contourner les accords d'Helsinki signés quelques années auparavant, l'URSS laissait aux communistes polonais du Général Jaruzelski, le soin d'assurer la répression de grandes grèves organisées alors à Gdansk et ailleurs dans le pays par le syndicat Solidarité dirigé par Lech Walesa. Qui aurait cru alors que, moins de dix ans plus tard, le mur de Berlin tomberait et que la Pologne serait le premier des pays du bloc de l'Est à redevenir un État libre avec pour premier président le fameux leader de Solidarité.



Tout le monde garde également en mémoire l'élection en 1978, à Rome, du premier pape polonais de l'Histoire : Jean-Paul II. Un événement qui pèsera grandement sur la chute du communisme.

La Pologne : Entre attirance et répulsion vis-à-vis de l'Ouest ?

Après la Pologne, ce fut bien entendu le tour de la RDA et de la Tchécoslovaquie de Vaclav Havel, mais aussi d'une Hongrie qui redevenait enfin libre après la terrible répression de 1956 encore bien présente dans les mémoires.

Qui aurait imaginé que l'URSS elle-même allait disparaître à la fin de l'année 1991, permettant ainsi un premier « élargissement militaire » de l'OTAN puis les élargissements économiques de l'UE en 2004, 2007 et 2013 ? La grande crise économique et financière de 2008 devait inaugurer des temps troublés dans lesquels nous nous trouvons encore, et entraîner le renfermement de ces jeunes démocraties qui permirent, dix ans auparavant, la réunification européenne. Dans le cas de la Pologne, un parti ultra conservateur a affirmé son pouvoir depuis 2015. Il s'agit du PiS (Parti droit et justice) qui développe les ferments, comme en Hongrie depuis 2010, d'un État d'inspiration illibérale où le pouvoir en place se raidit et réduit les grands pouvoirs indépendants de la sphère politique comme la presse ou encore — et ceci fut plus grave dans cette crise — celui de la justice. Le choc de l'instrumentalisation de la crise migratoire organisée par la Biélorussie voisine durant l'automne 2021 devant encore renforcer cette dimension.

Que se passe-t-il donc à l'Est ? La Pologne serait-elle devenue le nouveau sismographe d'un basculement des jeunes démocraties de l'ex-bloc vers une défiance vis-à-vis de l'UE ? Mais pour aller où ? Se tourner à nouveau vers Mos-

cou ? Vers une Russie de plus en plus inquiétante pour ces pays ? Assurément non, mais nous pouvons en tout état de cause constater que les menaces ou en tout cas les craintes que les pays voisins font peser depuis quelque temps sur les derniers entrants de l'ancien bloc socialiste dans l'UE entraînent ces États à renforcer leur autorité. Nous avons dans le cas de la Pologne — mais cela vaut aussi pour d'autres pays de ce qui fut le bloc communiste — la conjonction d'une situation économique très dégradée depuis la grande crise de 2008 et le retour de la Russie sur la scène internationale, renforçant ainsi ses deux alliés qui lui restent encore entre elle-même et l'UE : la Biélorussie au nord-est et la Moldavie au sud-est.



Comme c'est le cas dans de nombreux nouveaux membres de l'UE, tout ceci renforce le sentiment de souveraineté nationale en Pologne. Il ne faut alors pas s'étonner que les décisions nationales prennent le pas sur des directives perçues comme lointaines et surtout imposées par Bruxelles.



Le groupe de Visegrad, créé en 1991 pour faciliter la marche vers l'Ouest (OTAN et UE) et qui réunissait la Pologne, la Tchéquie puis la Slovaquie (1993) et la Hongrie, pourrait bien devenir dans le débat européen une force de contre-proposition pour une lecture plus autonome des liens unissant les États de l'UE. En témoignent les accords au sein du groupe pour s'opposer aux flux de migrants depuis 2015, ce qui vient contrer directement les positions occidentales, essentiellement franco-allemandes. Sur fond de crise sanitaire, la fin de l'année 2021 montre bien que les débats au sein même de l'UE sont fort complexes et que les problèmes rencontrés par certains ex-pays du bloc de l'Est comme la Pologne permettent de mettre en avant bien des forces centrifuges parmi les 27 alors que la France s'apprête, le 1^{er} janvier 2022, à prendre la Présidence du Conseil de l'Union européenne (PFUE). Sans aller jusqu'à ce que craignent certains analystes, c'est-à-dire un « Polestix », il semble nécessaire que soit prise en compte l'importance de la souveraineté chez certains nouveaux entrants, souveraineté dont ils ont été privés pendant les plus de 40 années de guerre froide. Garder ceci à l'esprit est sans doute nécessaire pour l'avenir de la construction européenne, quelle que soit la direction qu'elle prendra.

Quelles étaient les véritables intentions du « Sommet pour la démocratie » ?

Voulu et organisé par l'administration Biden, le « sommet pour la démocratie », qui s'est tenu les 9 et 10 décembre par visioconférence, est loin d'avoir fait l'unanimité. Alors qu'au sein même des États-Unis, la majorité des 18-29 ans considère que la démocratie américaine est « en difficulté » ou « défailante », il a été perçu comme de très mauvais ton que la Maison-Blanche se permette de choisir quels pays seraient les membres du cercle fermé des « vraies » démocraties.

La sélection des invités du 46^e président des États-Unis a de quoi laisser perplexe. Figuraient notamment sur la liste des pays présents l'Angola (117^e au *Global Democracy Index 2020*), l'Irak (119^e), ou encore la République Démocratique du Congo (166^e, entre la Centrafrique et... la Corée du Nord). Ensuite, plusieurs pays n'étant pourtant catégori-

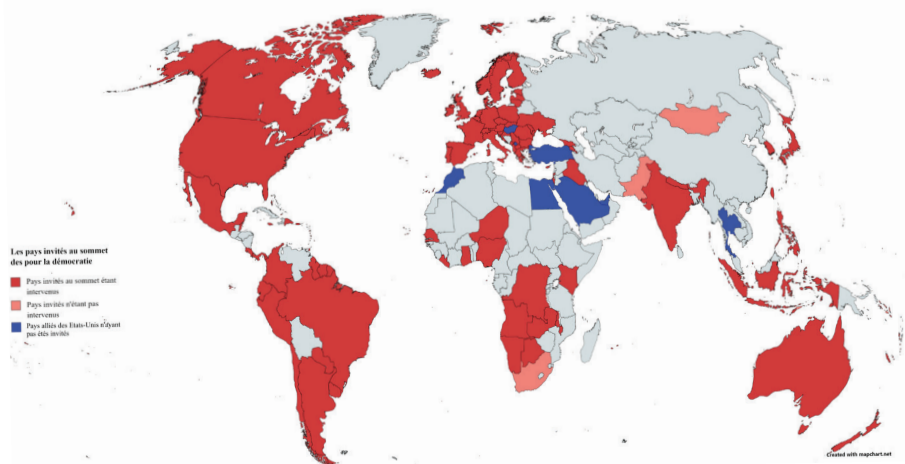
sés ni comme des « régimes autoritaires » ni même comme des « régimes hybrides » étaient absents du sommet. C'est le cas par exemple de la Hongrie, pourtant classée « démocratie flouée » au même titre que la France ou le Brésil, qui fut le seul pays de l'Union européenne à avoir été mis sur le carreau.

On pourrait alors facilement penser que ce sommet « pour la démocratie » n'était qu'un moyen de réunir les alliés traditionnels de Washington et de créer une dynamique commune dirigée contre Pékin et Moscou. Cependant, les choses semblent moins simples qu'il n'y paraît. Les exemples de la Hongrie, mais également de la Turquie, qui sont tous deux membres de l'OTAN et donc des alliés directs des États-Unis, laissent à penser que Joe Biden cherchait plutôt à marquer une rupture avec son prédécesseur qui s'entendait relativement bien avec les deux laissés pour compte. De plus, le fait que la Hongrie de Viktor Orbán traite en bons termes avec la Chine comme la Turquie d'Erdoğan le fait avec la Russie semblerait indiquer que la Maison-Blanche n'a que faire des alliances traditionnelles dès lors qu'il s'agit de sanctionner symboliquement ceux qui feraient « affaire avec l'ennemi ».



Le « sommet pour la démocratie » était-il donc un moyen efficace pour les États-Unis de réaffirmer leur *leadership* dans un esprit de « guerre froide », comme le déclarent le Kremlin et son homologue chinois ? Rien n'est moins sûr. Selon une étude du *Pew Research Center*, parmi les 16 pays les plus développés du sommet, seuls 17 % considèrent encore la démocratie américaine comme un modèle à suivre, et certains fustigent même la pertinence d'une telle initiative. Alors que les États-Unis viennent tout juste de perdre leur rang de première puissance mondiale selon le rapport du cabinet stratégique Mc Kinsley & Co, le sommet semble plus relever du chant du cygne que du banquet triomphal.

* Elias Hebbat



M. Olivier Gauvin, Consul général de France à Istanbul : « Les actions de la France en Turquie portent la francophonie au quotidien »

(Suite de la page 1)

À ce sujet, pouvez-vous nous exposer le rôle du Consulat et du Consul général de France à Istanbul ?

Le rôle du Consulat général s'articule autour de deux grandes missions. La première est d'assurer l'administration et la protection des Français de la circonscription consulaire d'Istanbul qui couvre la partie ouest de la Turquie, d'Edirne à Bodrum en passant par Bursa et Izmir notamment.



Cela consiste à délivrer des documents d'identité et de voyage, comme les cartes d'identité ou les passeports, et des documents d'état civil. Nous veillons également à la bonne information de notre communauté française sur l'actualité relative aux règles sanitaires par exemple dans le contexte pandémique, ou en cas de crises comme lors du séisme d'Izmir en novembre 2020, après lequel je me suis rendu sur place pour apporter notre soutien à la communauté française et aux autorités locales.

La proximité est un axe majeur de nos engagements, nous organisons d'ailleurs plusieurs fois par an des tournées consulaires hors d'Istanbul afin d'enregistrer les demandes de passeports et de cartes d'identité des Français de notre circonscription et d'échanger avec nos compatriotes. Nous organisons également plusieurs événements qui participent à la vie de la communauté française, comme les célébrations du 14 Juillet, dont nous avons dû à notre grand regret réduire drastiquement le format l'année passée du fait de la pandémie. Espérons que

le contexte sanitaire nous permettra de faire mieux cette année !

L'année 2022 est une année électorale en France et je rappelle que le Consulat participe à ce moment important de la vie démocratique des Français en mettant en place plusieurs bureaux de vote dans la circonscription consulaire.

La deuxième mission du Consulat concerne la délivrance des visas, en relation avec notre partenaire VFS. Après une période d'activité réduite dans le contexte pandémique, les déplacements depuis la Turquie vers la France ont repris. Il en est de même, donc, pour la délivrance des visas qu'ils soient touristiques, d'affaires ou étudiants. Il s'agit d'un élément essentiel aux liens entre nos deux pays, nos deux peuples.

Être Consul général, c'est aussi assurer un appui aux actions des autres services de l'État présents à Istanbul dans divers domaines tels que la culture, l'économie, l'éducation, la recherche, la coopération scientifique et universitaire. Autant de domaines qui forment un tissu de liens solides entre la France et la Turquie. L'objectif est de concourir par tous ces moyens riches et variés aux relations entre nos deux pays. J'aime souligner que ces liens existent depuis longtemps et qu'ils nourrissent la profondeur de la relation entre nos deux pays, riche d'un demi-millénaire d'histoire. Je suis ainsi frappé par les traces matérielles à Istanbul de cette relation, notamment au travers de l'architecture. Dans une même journée, vous pouvez vous déplacer grâce au plus ancien funiculaire souterrain de la ville, le fameux *Tünel*, qui date de 1871 et que l'on doit à l'ingénieur français Eugène-Henri Gavand, circuler sur le plus récent des ponts sur le Bosphore, inauguré en 2016, également conçu par un ingénieur français, Michel Virlogeux. Bien avant la réalisation du Marmaray, les premiers plans d'un tunnel ferroviaire sous le Bosphore ont aussi été réalisés, en 1891, par un certain Simon Préault... Et ce ne sont que quelques exemples...

Quelle est l'importance de la francophonie à Istanbul ?

Elle foisonne ! Elle est d'ailleurs très présente au quotidien, dans la langue, puisqu'il y a environ 5 000 mots français en turc, à commencer par le mot *frankofon* lui-même ! *Taksi, kuaför, müze, sinema...* Ce ne sont pas les exemples qui manquent.

Depuis mon arrivée en Turquie, il y a un an et demi, je suis frappé par la présence de la langue française au sein de la société turque. Et presque partout où je suis allé, dans les entreprises, les administrations, les lieux de culture et d'échange, j'ai eu l'occasion d'échanger avec de nombreux interlocuteurs en français.

Nombre de ces interlocuteurs sont diplômés d'établissements francophones. Je pense au lycée français Pierre Loti, bien sûr, mais il existe aussi huit établissements à programmes locaux qui proposent à Istanbul un enseignement bilingue francophone et qui ont obtenu le Label FrancEducation délivré par notre ministère ; et il y a quatre écoles à Izmir ! Sans oublier les écoles privées et publiques qui enseignent le français en classe préparatoire ainsi que les différents départements universitaires francophones, notamment à Galatasaray, à Marmara et à Yeditepe, qui mènent des projets avec notre Agence Universitaire de la Francophonie.

Tous ces établissements jouent un rôle clé : apprendre à parler et à écrire le et en français, c'est établir un lien indéfectible qui nous rapproche et nous unit, dans le respect de la sensibilité et de la culture de chacun.

Je pense également aux écoles comme Cordon Bleu et Vatel, à Istanbul, dans le secteur de la gastronomie et de l'hôtellerie, qui effectuent un travail remarquable dans la transmission de la culture culinaire et de l'art de vivre à la française.



Quels sont les projets qui portent cette francophonie et comment le Consulat s'inscrit-il dans cette dimension ?

Les actions de la France en Turquie, avec celles des pays qui ont la langue française en partage, portent la francophonie au quotidien. Nous travaillons en ce moment avec l'Institut français à l'organisation du mois de la Francophonie 2022. Tout ceci se fait en relation avec nos partenaires de plusieurs pays, car la diversité est l'autre nom de la francophonie. L'année passée, celui-ci a rassemblé plus de 100 événements et projets à Istanbul : concours de poésie, concours de *podcasts* et bien d'autres initiatives... Je pense aussi au web journal du lycée Pierre Loti, intitulé *Loti News*, à la première radio francophone lycéenne du lycée Sainte Pulchérie, ou encore aux ateliers de la pensée organisés au lycée Galatasaray.

Notre souhait est de continuer à faire vivre la francophonie à tous les niveaux. Le français est une langue de divertissement et de culture, mais aussi une plus-value professionnelle indéniable. Certes, tout le monde doit parler l'anglais dans le monde actuel ; mais la langue française peut faire une sérieuse différence ! Nos actions concourent à promouvoir cette pluralité du français.

Selon vous, quels sont la place et le rôle d'Aujourd'hui la Turquie dans le cadre des institutions francophones en Turquie ?

Votre journal occupe une place à part dans le monde de la francophonie en Turquie. Il incarne une belle initiative qui contribue au partage de la langue française et alimente la relation entre nos deux pays.

La presse francophone a aussi une longue histoire en Turquie. Votre journal perpétue cette tradition depuis plus de 16 ans de manière constante et je vous souhaite au moins autant de succès pour les quinze prochaines années !

* Propos recueillis par
Camille Saulas et Hüseyin Latif
Photos : Aramis Kalay



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455



Au Palais de Belgique

Le 13 décembre dernier, Monsieur Hüseyin Latif, directeur de la publication d'Aujourd'hui la Turquie, et Madame Zeynep Göğüş, écrivaine et journaliste, se sont rendus au Palais de Belgique sur invitation de Monsieur Serge Dickschen, le Consul général de Belgique.

Ils y ont été accueillis chaleureusement par M. Serge Dickschen pour s'entretenir sur la littérature turque et notam-



ment sur le dernier livre de Mme Zeynep Göğüş, « *Yok Çünkü Telifisi* », qui se déroule en Belgique.



Prof. Dr. Enis Tulça

Historien contemporain et directeur du Centre culturel et de l'art de l'Université Galatasaray

La loi 2960 du 22 novembre 1983 a pour but de sauvegarder la nature sur les rives du Bosphore à Istanbul devant les risques de constructions irrégulières. Cette décision relative à la protection de la beauté, notamment naturelle, des côtes de ce passage d'eau unique et important entre les deux continents était alors primordiale face au phénomène de bétonnage. Avec quarante ans de recul, j'estime également que c'est une réussite. Cependant, le séisme de 1999 dans la région de Marmara et dont l'épicentre se trouvait à İzmit/Kocaeli, à 90 km d'Istanbul, nous a rappelé la réalité du risque sismique dans la région. Les archives nous permettent d'avoir un regard sur l'historique de ces séismes qui ont secoué la zone depuis 1566 ainsi que sur leurs conséquences. Depuis plus de vingt-deux ans, les spécialistes à travers

Le séisme d'Istanbul : entre protection environnementale et préservation de la vie sur le Bosphore

le monde et les experts turcs mènent des recherches et étudient les risques pour la ville d'Istanbul et la mer de Marmara. Or, rappelons-le, le prochain tremblement de terre touchera une métropole qui compte aujourd'hui 16 millions d'habitants. Monsieur Xavier Le Pichon est l'un des plus grands spécialistes qui collaborent aux recherches des géologues turcs. Ces derniers estiment que, d'ici 2030, il y a 65 % de probabilité qu'un séisme d'ampleur touchera la région d'Istanbul en raison de la faille sismique qui court sous la mer de Marmara, de l'est d'İzmit jusqu'à Mürefte et Galipoli.

Dans les quatre arrondissements d'Istanbul sur les 39 qui bordent le Bosphore, soit Üsküdar et Beykoz sur la rive asiatique ainsi que Beşiktaş et Sarıyer sur la rive européenne, les plus récentes constructions ont vu le jour avant 1983, soit avant la loi 2960. Les bâtiments ont donc été construits avec les technologies

et les matériaux de l'époque, souvent du fer et du béton. Si certains de ces immeubles qui font face au Bosphore sont en règle et bénéficient d'un permis, nombre d'entre eux furent également construits sans permis. Depuis quelques années, la transformation urbaine d'Istanbul pour faire face au risque sismique a été entamée. Ainsi, les anciens bâtiments, quand la majorité des propriétaires sont d'accord, peuvent être détruits au profit de nouveaux immeubles bénéficiant des moyens et techniques actuels. Cependant, selon cette loi 2960 de 1983, les bâtiments qui font face au Bosphore dans ces quatre arrondissements n'ont pas le droit de bénéficier de cette transformation, et ce même dans le cas où leurs immeubles sont en règle. De plus, si votre immeuble est détruit et devient inhabitable en raison d'un tremblement de terre, vous n'avez pas le droit de reconstruire le même immeuble en termes de métrage au même endroit.



Selon la loi, le terrain doit rester tel quel, soit à l'état naturel. Vous subissez donc une nouvelle douche froide après le choc du séisme en raison de la perte d'un appartement dont la valeur initiale est ramenée à zéro. Dès lors, on peut se poser la question : est-ce la nature ou la vie humaine qui est la plus importante de protéger face à la réalité scientifique du séisme ? Par ailleurs, étant donné que la transformation urbaine est possible dans tous les arrondissements voisins, où est passé le principe d'égalité du citoyen inscrit dans la Constitution ?

David Djaïz : « Le nouveau modèle français »

David Djaïz, haut fonctionnaire d'État né en 1990 à Agen qui a vécu entre la France et le Maroc, a publié en septembre dernier son nouvel essai intitulé « Le nouveau modèle français ». Le surdoué, ancien élève de l'ENS et de l'ENA, avait publié auparavant deux autres ouvrages : « La guerre civile n'aura pas lieu » (2017) et « Slow démocratie » (2019), le dernier ayant été très salué par la critique. En effet, David Djaïz a le mérite de proposer, en connaissance de cause, des solutions aux problématiques et paradoxes modernes que nous traversons.



Ayant occupé les fonctions d'inspecteur des finances, de directeur de la stratégie et de la formation de l'Agence Nationale de la Cohésion des Territoires ainsi que de professeur à l'IEP de Paris, M. Djaïz peut se targuer d'avoir une vision assez claire de la situation socio-politique française. Sa position lui permet de fournir non seulement un constat référencé et contextualisé, mais également de le compléter par des propositions de solutions, ce qui manque cruellement à la plupart des essais modernes. David Djaïz le dit lui-même, il se permet encore d'espérer, de rêver, car c'est de cela qu'a besoin la France actuelle. En reprenant Sylvain Tesson, « la France est un paradis peuplé de gens qui se croient en enfer » ; en d'autres termes, les Français ne savent plus apprécier ce qu'ils possèdent, et sont extrêmement pessimistes quant à l'état de leur Nation « en déclin ». Selon l'auteur du *Nouveau modèle français*, cela est dû à la perte de ce qui fût le moteur de la France d'après-guerre, à savoir un optimisme du lendemain, une vision à long terme de la politique et une innovation constamment favorisée. Il évoque des avancées principalement techniques, comme le Concorde ou le nucléaire, mais aussi sociales, à l'image de la sécurité sociale à laquelle il consacre un sous-chapitre entier.

Ayant perdu cet élan inouï qui fit la grandeur des Trente Glorieuses, la France

serait aujourd'hui en berne, tentant de suivre un modèle étranger après l'autre en oubliant la possibilité de s'en sortir par elle-même. Cet état favorise alors la prolifération des discours capitalisant sur une image d'Épinal d'un passé fantasmé, dans lequel il est confortable de se mirer pour compenser la morosité du présent. Cependant, si David Djaïz donne quelques points aux partisans du « c'était mieux avant », il conteste cette nostalgie inactive. Pour lui, les images du passé doivent servir à stimuler le présent pour préparer l'avenir. De plus, reproduire bêtement la recette qui a fait réussir nos prédécesseurs serait une grossière erreur ignorant l'évolution du contexte mondial. Par exemple, si la réindustrialisation est nécessaire, il faut qu'elle se réalise sur de nouvelles bases, respectueuses de l'environnement et axées sur une « économie du bien-être » chère à l'auteur. Adieu industrie lourde, sidérurgie et métallurgie, place au nouveau modèle français, celui qui valorise le lien social et les valeurs communes dans le travail comme dans l'éducation.

Si ce livre sort peut-être un peu tard pour être inclus dans les programmes des candidats à la présidentielle, le futur dirigeant des Français serait toutefois bien avisé d'en récupérer la philosophie pour mener sa politique.

* Elias Hebbar

L'essoufflement de l'hôpital public en France

La crise sanitaire à laquelle nous sommes confrontés est révélatrice d'une négligence de longue date du gouvernement français face aux conditions de travail des soignants. Du fait d'une vision entrepreneuriale de la santé publique, l'hôpital français connaît un véritable essoufflement.



« Les héros en blouse blanche »

Titre de l'ouvrage de W. Robin-Vinat, cette expression souligne la position paradoxale du gouvernement face aux soignants. Applaudi aux fenêtres tous les soirs pendant le confinement, le personnel médical a plus qu'été simplement remercié de son travail quotidien. Lorsque Emmanuel Macron déclare que « nous sommes en guerre », il façonne une image héroïque des soignants, et annihile toute vulnérabilité potentielle. Cette glorification, ce langage épique, leur impose alors de faire preuve de qualités exceptionnelles, sans vraiment pouvoir demander d'aide.

La Covid-19 comme catalyseur des luttes

La crise sanitaire a placé les professionnels de santé au centre de l'attention, et a imposé des échanges avec le gouvernement concernant le financement ainsi que l'organisation de l'hôpital public. De multiples manifestations ont alors dénoncé l'absence de mesures concrètes et l'abandon du secteur de santé publique depuis des années.

Des maux dus à une négligence de longue date

Le rapport du Conseil scientifique du 5 octobre dernier dénonce « une situation difficile dans les établissements de santé avec un épuisement des soignants », et un « système de soins fragilisé ». La réduction du nombre de lits, du personnel et du budget accordé aux services de santé est considérable depuis ces dernières années, et la souffrance des soignants résulte de politiques publiques de longue date. L'objectif national des dépenses d'assurance maladie (ONDAM), présenté au sein du projet de loi de financement de la Sécurité Sociale 2022, sera donc en hausse de 2,7 % pour le secteur hospitalier.

Face à un système de santé exsangue, fragilisé par des coupes budgétaires depuis plusieurs décennies et par une pandémie, cet engagement reste évidemment insuffisant.

* Isis Marvyle



Dr. Hüseyin Latif

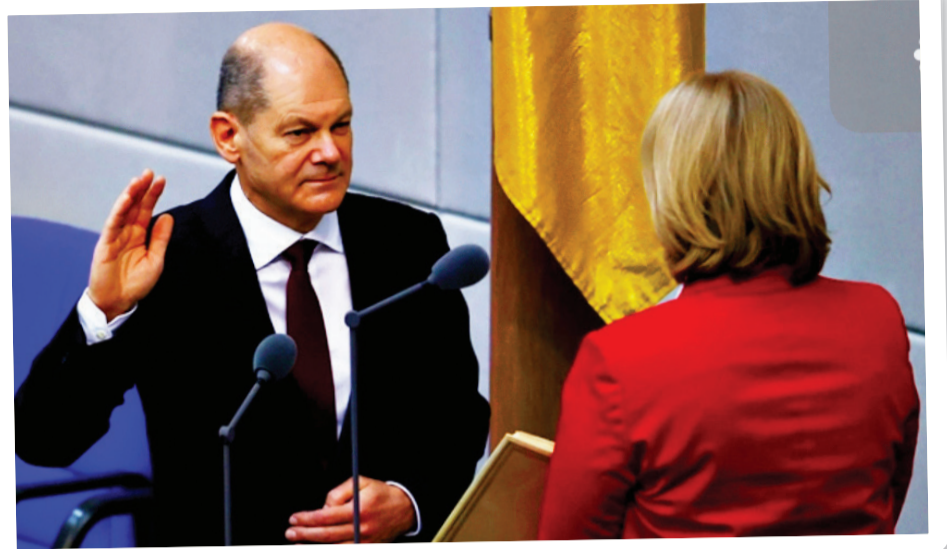
Docteur en histoire
des relations
internationales

La candidature de la Turquie a été officiellement enregistrée au sommet d'Helsinki en décembre 1999. En octobre 2005, alors que commençaient les négociations d'adhésion, le premier ministre allemand était le social-démocrate Gerhard Schröder. C'était la période la plus appropriée pour la Turquie, car le regard du président français Jacques Chirac et du premier ministre britannique Tony Blair était alors favorable à l'égard d'Ankara. Un peu plus tard, l'arrivée de la chrétienne-démocrate Angela Merkel, qui avait remporté les élections en novembre 2005, et de Nicolas Sarkozy, vainqueur de l'élection présidentielle française de 2007, n'a pas empêché l'ouverture de certains chapitres dans les négociations d'adhésion de la Turquie. Ils ont néanmoins ralenti le processus, conduisant à une diminution constante de l'attrait de l'UE en Turquie.

Une nouvelle coalition en Allemagne

(Suite de la page 1)

En effet, les dirigeants des deux grands pays de l'Union n'ont jamais caché le fait qu'ils n'accueillaient pas favorablement l'idée de l'adhésion de la Turquie à l'organisation régionale, préférant se cantonner au rôle important que l'Allemagne avait assigné à la Turquie – un rôle qui a été confirmé par l'accord migratoire avec l'UE conclu en 2016. Dès lors, la Turquie s'est vu confier la fonction d'un pays tampon qui freinerait la vague de migrants à destination de l'Europe. Angela Merkel a mené une politique de pondération lors des conflits en méditerranée entre la Turquie et des pays de l'UE comme la France et la Grèce en 2020. Une position qui n'est pas surprenante puisque la chancelière a toujours cherché le point d'équilibre entre les intérêts stratégiques et les valeurs démocratiques pendant ses 16 années au pouvoir. Au sujet de cette stratégie, elle a déclaré lors de sa visite d'adieu au président Erdoğan à Istanbul en octobre dernier : « *Nous sommes géostratégiquement interconnectés et dépendants* ».



Le règne d'Angela Merkel s'est officiellement achevé le 8 décembre lorsqu'a été investie la coalition « feu tricolore », dirigée par le social-démocrate Olaf Scholz, réunissant les sociaux-démocrates du SPD, les Verts et les libéraux-démocrates du FDP.

Dans le protocole de coalition extrêmement détaillé de 177 pages, Olaf Scholz et ses partenaires de coalition ne semblent pas apporter un soutien significatif au processus d'adhésion de la Turquie à l'UE. En fait, la partie qui concerne Ankara dans l'accord de coalition reflète les engagements pris par ces trois partis pendant la campagne électorale. Il est indiqué que la Turquie est un voisin important de l'UE et un

partenaire de l'OTAN. Bien qu'il ait été reconnu que les personnes d'origine turque qui vivent en Allemagne ont une affinité particulière avec leurs deux pays, il est également souligné que les chapitres ouverts lors des négociations ne seront pas fermés et qu'aucun nouveau chapitre ne sera ouvert prochainement. Rien n'indique donc que le nouveau gouvernement du chancelier Scholz, qui a réservé sa première visite à l'étranger à Emmanuel Macron lorsqu'il s'est rendu à Paris le 10 décembre dernier, suivra une politique différente de celle de la période Merkel. Nous sommes néanmoins particulièrement curieux de connaître sa politique vis-à-vis de l'allié américain.



Meliha Serbes

MODE

La Suisse et Swatch

Est arrivé le moment où les montres analogiques ont perdu des parts de marché et où les montres numériques ont gagné en popularité. L'industrie horlogère suisse en a souffert.

Dans les années 1960, les pays européens qui fabriquaient des montres de grande renommée comme la Suisse ont souffert, car des marques asiatiques telles que Seiko et Citizen proposaient des montres abordables qui ont fait une entrée rapide sur le marché. Ainsi, Swatch a été créée pour que la Suisse récupère ses parts de marché. De nos jours, l'Apple Watch ou les montres intelligentes, qui proviennent finalement du marché américain bien qu'elles soient fabriquées en Asie, ont remplacé les montres analogiques. En effet, le nombre de personnes qui portent au poignet une montre intelligente ne cesse d'augmenter. Cependant, ceux qui restent fidèles aux montres classiques ne sont pas insignifiants. D'ailleurs, malgré mon jeune âge, je suis favorable à l'horlogerie analogique.

Ce sont les horlogers suisses Ernst Thomke, Elmar Mock et Jacques Müller qui ont fondé en 1983

Swatch ! Aujourd'hui, Swatch est l'un des plus grands fabricants de montres-bracelet du monde. Quand vous pensez aux montres, Rolex est certainement la première marque qui vous vient à l'esprit. Néanmoins, Swatch n'est certaine-



ment pas loin derrière Rolex. En réalité, Swatch fait partie de la grande société Swatch Group qui possède plusieurs marques dont de très connues : Breguet, Blancpain, Omega, Tissot, Calvin Klein Watch et Balmain.

Le 1er mars 1983, Swatch a lancé 12 montres avec 51 pièces seulement. Résistantes à l'eau et aux chocs, elles furent toutes fabriquées en Suisse. La production a augmenté au fil du temps. Swatch a conçu les montres les plus durables, les plus légères, les meilleures montres. Elles ont été produites pour tous les besoins et pour tous les goûts. Aujourd'hui, la marque a un large éventail de clients et propose une très large gamme de prix avec des montres allant du segment du luxe à l'entrée de gamme. De temps en temps, Swatch propose l'option de produits sous licence. C'est élégant, adapté au sport et à la vie quotidienne. La marque dispose aussi d'un important réseau de magasins où vous pouvez trouver des montres pour tous les âges.

Je devrais également rappeler que, quand on parle de montres, c'est d'abord la Suisse qui nous vient à l'esprit. Lorsque l'on constate qu'une montre a été fabriquée en Suisse, la confiance est immédiate. C'est également ainsi que Swatch a gagné la confiance des consommateurs. Swatch est une marque suisse qui continue d'étendre son marché avec une image de marque sympathique.

Swatch est une marque suisse qui continue d'étendre son marché avec une image de marque sympathique.

YERİNDE DURMA

deep energy drink

1L

500 ML

250 ML

Uludağ İçecek Türk A.Ş. tescilli markasıdır.



Eren M. Paykal

Les chefs de Saint-Joseph (1)

Avant tout, je vous souhaite une bonne année 2022, et particulièrement une santé de fer et une prospérité grandissante. La période des fêtes est passée, mais la volonté de sortir pour déguster de délicieux et différents mets est valable tout au long de l'année. Par conséquent, je voudrais consacrer une série de reportages sur quelques lieux où il fait bon de déguster, de trinquer et de partager d'agréables moments en bonne compagnie. La particularité intéressante de ces reportages est qu'ils mettront à l'honneur des chefs et restaurateurs issus de Saint-Joseph... Toutefois, je me pencherai également sur quelques restaurants du district de Kadıköy. Je désire commencer avec M. Mert Efe Çelik qui est issu d'une famille de restaurateurs depuis trois générations et qui a terminé sa scolarité au collège Saint-Joseph en 2008.

M. Mert Efe Çelik, parlez-nous un peu de vous.

Je suis né à Istanbul en 1989. Comme vous l'avez précisé, ma famille est composée de restaurateurs depuis trois générations. Je peux donc affirmer que j'ai grandi dans un restaurant !

Après Saint-Joseph, j'ai intégré l'université et me suis orienté dans un secteur qui m'a toujours tenu à cœur : les énergies renouvelables. Durant mon parcours universitaire, j'ai continué à essayer de soutenir ma famille au sein du restaurant *Ekspres İnegöl Köftçisi* (« Boulettes de viande à la méthode d'İnegöl » en français) qui se trouve à Kadıköy Çarşı, au centre de Kadıköy. J'y ai travaillé activement. Si je suis devenu ingénieur dans les énergies renouvelables, ma passion pour le secteur alimentaire et la gestion des restaurants m'a éloigné de cette carrière issue de mon éducation. Après mes études, je me suis entièrement consacré au restaurant *Ekspres İnegöl Köftçisi*. S'il était important pour moi de préserver ce passé, je voulais également m'exprimer personnellement. C'est pourquoi j'ai ouvert mon propre restaurant.

Je vous en félicite. Où se trouve votre restaurant ? Quand cet établissement, symbole de votre passion et de votre autonomie, a-t-il ouvert ?

Comme je le disais, j'avais la responsabilité de préserver notre patrimoine. J'ai donc souhaité ériger mon établissement dans le centre de Kadıköy afin de pouvoir transiter entre les deux restaurants rapidement. Mon restaurant,

Müsaade (« La permission », en français), a ouvert ses portes en avril 2018. Cela a été très éprouvant, car j'ai constaté que je ne connaissais pas vraiment ce que je pensais connaître parfaitement... Depuis son inauguration, *Müsaade* a été un restaurant, mais aussi une école pour moi !

Qu'est-ce qui vous a poussé à vous lancer dans cette aventure ?

Il y en a plusieurs. Tout d'abord, j'ai constaté qu'il n'existait pas un « Meyhane » servant des mets de bonne qualité à Kadıköy, c'est-à-dire un bistro turc proposant des *mezzes* et d'autres mets pour accompagner les boissons alcoolisées et avant tout le raki. D'ailleurs, au début, l'établissement s'appelait *Müsaade Meyhane* (« Le bistro Müsaade » en français). J'ai aussi imaginé un restaurant qui proposerait de nouvelles recettes, des recettes jamais exécutées.



Le fameux Beğendili Kokoreç

De quoi est constitué votre menu ?

Il change fréquemment. Quand je commence à me lasser d'un menu, j'estime qu'il peut en être de même pour nos clients ; d'où des changements réguliers. Bien entendu, nous faisons de notre mieux pour utiliser les produits de saison.

Quels sont les plats qui font votre réputation ?

Nous avons un menu assez varié, mais nous valorisons les plats à base d'abats, ce qui est assez rare. Deux mets chauds sont particulièrement plébiscités par notre clientèle : le *beğendili kokoreç*, un plat à base de boyaux, et le foie à l'arménienne.

Nous nous procurons quotidiennement les boyaux du Kokoreççi Baki Usta, l'un des meilleurs du pays, et le foie de nos fournisseurs du marché de Kadıköy. Nous essayons d'avoir toujours des produits frais et d'excellente qualité, mais aussi de proposer des plats délicieux et délicats. Nous travaillons donc avec un jeune et talentueux chef.

Quels sont vos projets et vos ambitions ?

Je suis un passionné de gastronomie. Je visite beaucoup de pays, j'y déguste leurs spécialités et j'essaie d'en tirer des idées. Je prends donc des notes sur ce qui me plaît et sur ce que j'apprécie moins. Ce sont ces dynamiques qui animent *Müsaade*. J'aime cette façon de procéder. C'est une façon de m'exprimer. Nous avons une équipe des plus réussies et qui est dirigée par mon épouse Ece. C'est elle la clef de la réussite de notre restaura-



Eren M. Paykal-Mert Efe Çelik, le propriétaire, et Alper Öztürk, un ancien de Saint-Joseph (décembre 2021)

rant. Je dois avouer que je ne sais pas où ce chemin va nous mener. Nous ne sommes pas parfaits, mais je suis tout de même satisfait des résultats. J'espère que les clients le sont aussi. Nous essayons aujourd'hui de créer des menus qui pourraient accompagner différents vins, mais aussi des cocktails... Cette euphorie créative me plaît...

Désormais, il ne vous reste qu'à découvrir *Müsaade* et *Ekspres İnegöl Köftçisi*, deux restaurants d'exception situés à Kadıköy et dont vous trouverez les coordonnées ci-dessous :

Müsaade Kadıköy :
+90 544 204 72 54
www.musaademeyhane.com
Ekspres İnegöl Köftçisi Kadıköy
+90 216 336 15 20

Enfin, je tenais à vous informer que le nouveau livre de notre ami, le policier de Kadıköy, Galip vient d'être publié sous la plume de son créateur, Çağatay Yaşmut... Le roman s'intitule : « *Felsefe Cinayetleri* », ou « *Meurtres philosophiques* ». Je remercie l'auteur pour sa dédicace.



Ali Türek

Mille et une vies de Salâh Birsal

J'avais à peine quinze ans quand j'ai, pour la première fois, lu Salâh Birsal. Presque une étagère entière portait ses livres à la maison, à Feneryolu. Drôles de titres, belles couvertures...

Je ne pourrai pas traduire tous les titres souvent onomatopéiques de ses recueils, sauf quelques-uns qui donneront peut-être une idée de la difficulté d'une telle entreprise : Salâh Birsal est notamment l'auteur de « *Jardin de philosophie séchée* », d'« *Un triangle quadrangulaire* », ou encore de « *Le corbeau enrhumé* »...

Dès les premières pages, je me souviens avoir été complètement ébloui par la force de son langage, par la force de son humour et de ses connaissances littéraires, par la force de son génie à inventer des mots et des expressions qui tenaient une place primordiale dans ses phrases. Ses essais étaient ingénieux, subtilement savants, drôles. Ils avaient réussi à éta-

blir un pont, tout naturel, fait d'images et de lettres de Nazım Hikmet à F. Scott et Zelda Fitzgerald, de Marcel Proust à Adalet Ağaoğlu, à Ernest Hemingway...

Depuis, ses essais restent un refuge qui me met à l'abri de la morosité de la vie de tous les jours. Je garde constamment l'un de ses recueils ouvert sous la main à Paris. Ils soulagent, permettent de respirer, ramènent un peu d'Istanbul à Paris. Sous sa plume singulière, ses lignes tissent un lien surprenant entre les anecdotes historiques et les banalités de la vie quotidienne. Elles font constamment et subtilement régner l'humour, sans doute le fruit des mille et une vies de leur auteur qui a grandi à Izmir, en Égée, et qui a suivi des études de philosophie à Istanbul avant d'être successivement contrôleur bancaire, inspecteur du travail, professeur de français et président de la branche éditoriale de la Fondation de la langue turque.

J'ai récemment relu le fameux « *Jardin de philosophie séchée* » avant d'attaquer « *Istanbul - Paris* », un témoignage sur cette fameuse ligne entre Istanbul et Paris qui a été fondamentale dans « *la création de l'intellectuel ottoman puis de l'intellectuel opposant turc, l'homme de lettres, l'artiste* » et qui a été le « *symbole de l'ouverture vers la liberté* » pour reprendre les mots d'Enis Batur dans la postface qu'il a rédigée pour ce livre.

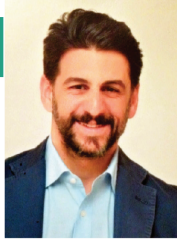
Mais pourquoi revenir, aujourd'hui, sur Salâh Birsal, auteur inédit en France ? D'abord parce que j'ai récemment découvert un magnifique hommage. Dans un texte inédit présenté par Timour Muhidine, Demir Özlü parlait ainsi de l'auteur de « *Ah Beyoğlu Vah Beyoğlu* » : « *Les écrits de Salâh Birsal, à eux seuls, sont une raison suffisante pour que Beyoğlu soit sauvé. Je ne plonge pas dans plus vivante, plus originale, plus stimulante et plus immense histoire que dans son œuvre.* »



Au même moment, j'ai trouvé un de ses poèmes dans « *J'ai vu la mer* », merveilleuse anthologie de la poésie turque contemporaine publiée chez Bleu Autour :

« *Il est encore très tôt ne partez pas je vous prie
Buvez du raki sec verre après verre
Ne vous gênez pas ôtez vos bas
Plongez vos pieds dans la confiture de griottes
N'arrêtez pas de parler ne mourez pas je vous prie* »

Il n'y a rien de plus beau qu'un langage poétique pour adoucir ce monde...



Derya Adıgüzel

Dans le monde des affaires, la fidélisation des employés est cruciale pour toutes les organisations.

Parmi les stratégies : la refonte de l'organisation des tâches. En effet, si vous êtes en mesure d'identifier les facteurs qui sont des sources de satisfaction et celles qui engendrent de l'insatisfaction dans le cadre d'un travail particulier, vous pourrez réorganiser les tâches de manière à satisfaire davantage votre personnel. Une autre solution — que toutes les entreprises appliquent aujourd'hui à un degré ou à un autre — est l'externalisation des travaux indésirables. Par exemple, les grandes entreprises n'exigent pas de leurs employés qu'ils se chargent de l'entretien des toilettes ou encore du ménage. Elles sous-traitent ces missions à des entreprises de nettoyage. Votre entreprise peut faire de même.

Ainsi, si vous faites face à une baisse des effectifs dans un poste clé, mettez ce travail sous les projecteurs et posez-vous les bonnes questions, la première étant : quels aspects de ce travail provoquent l'insatisfaction des employés ? N'hésitez pas à solliciter vos employés pour répondre à cette interrogation. Demandez-vous également si vous allez devoir ajouter des missions à ce poste pour préserver son intégrité quand vous aurez éliminé les éléments contestés. En supposant que quelqu'un doit tout de même effectuer la partie du travail qui est contestée, quelles sont les autres approches qui existent ? Qu'est-ce qui est le plus coûteux pour l'entreprise : la refonte de l'entreprise et de ses résultats ou la dotation actuelle en personnel de l'entreprise ?

Que peuvent faire les cadres pour éviter de perdre leurs meilleurs employés ? Voici une courte liste qui couvre la plupart des stratégies générales de rétention du personnel :

1. Prenez un bon départ. Il est indispensable de recruter les bonnes personnes pour le poste à pourvoir et de s'assurer qu'elles comprennent la mission qui leur sera confiée. De plus, assurez-vous que vos nouveaux employés se sentent les bienvenus et qu'ils développent un sentiment d'appartenance.

2. Créez un environnement de travail agréable avec des superviseurs respectés. Les gestionnaires supposent généralement que les politiques et la culture d'entreprise déterminent l'environnement de travail. C'est vrai, mais dans une certaine mesure, car les politiques peuvent être négligées. Dans tous les cas, l'atmosphère dans un département ou une unité de l'entreprise est plus importante pour les employés que la culture générale de l'entreprise.

La fidélisation des employés, c'est essentiel

Pour que l'environnement de travail soit satisfaisant, la qualité des superviseurs en est indispensable. Combien de supérieurs se comportent mal avec leurs subordonnés ? Y en a-t-il qui réprimandent leurs subordonnés devant tout le monde, blâment les autres pour leurs propres échecs ou ne disent jamais « merci, vous avez fait du bon travail » ? Si vos cadres ou superviseurs ont de tels comportements, il n'est pas surprenant que vos employés possédant de solides compétences prennent la fuite.



En fin de compte, il est plus intelligent de changer vos cadres et superviseurs qui ne font pas leur travail correctement que d'avoir une rotation importante de vos employés compétents.

3. Partagez les informations. La divulgation transparente d'informations relatives à l'état de l'entreprise, aux performances financières et aux stratégies montre à vos employés que vous leur faites confiance, qu'ils sont des partenaires importants et que vous estimez qu'ils sont en mesure de comprendre et de contribuer à la réalisation de la mission de l'entreprise.

4. Favorisez l'autonomie de vos employés, donnez-leur autant de liberté que possible. Cela les rendra heureux et facilitera votre travail de gestionnaire. 5. Mettez-les au défi, poussez-les à se dépasser. Les employés de valeur aiment être mis au défi et se voir confier des responsabilités plus importantes tout en ayant le soutien nécessaire à leur réussite.

6. Faites preuve de flexibilité. Des modalités de travail flexibles sont extrêmement efficaces pour conserver vos employés. S'il est vrai que ce n'est pas toujours possible de proposer de nouvelles dispositions de travail, il est néanmoins faisable de permettre par exemple à un employé de modifier son horaire de travail pour s'occuper d'un enfant malade ou pour aller à un rendez-vous médical. Les employés apprécient ce type de flexibilité.

7. Organisez les tâches de manière à encourager les employés à rester en poste. Il n'y a rien de plus déprimant pour un employé intelligent qu'un travail répétitif, décousu, pas assez stimulant ou tout simplement « ringard ». Si vous êtes confronté à un taux de roulement trop élevé dans une catégorie d'emploi critique, examinez attentivement ce que les employés à ce poste sont invités à faire chaque jour. En repensant le travail, en diversifiant les missions d'un poste aux tâches répétitives, ou encore en favorisant des projets d'équipe, vous pouvez réduire le nombre d'abandons. Et n'oubliez pas qu'il est toujours possible de sous-traiter ou de supprimer certaines tâches considérées comme insatisfaisantes par vos employés. 8. Identifiez les premières personnes susceptibles de vous quitter, d'autant plus que ce qui est considéré comme un bon poste et un environnement de travail agréable varie d'une personne à l'autre. Ainsi, si vous n'interrogez pas les personnes concernées, vous ne saurez pas ce qu'il en est et ne serez pas en mesure de réagir.

9. Soyez un gestionnaire qui a à cœur de fidéliser son personnel. N'oubliez pas que le maintien de la structure du personnel de votre unité fait partie intégrante de votre responsabilité. Revoyez donc la façon dont vous gérez vos employés et le flux de travail. Êtes-vous le genre de cadre qui encourage les meilleurs employés à rester ou les démotivez-vous sans le savoir ?



Le premier single de Gökhan Gülbeyaz, « Eski Değilim » (I'm not that past), est disponible !

Le premier single de Gökhan Gülbeyaz, « Eski Değilim » (« Je ne suis pas ce passé », en français), est disponible dès maintenant sur toutes les plateformes musicales. Dans un style pop, optimiste et dynamique, les chansons de ce single ont été écrites et composées par Gökhan Gülbeyaz, tandis que l'on doit les arrangements à Çağrı Sertel, un pianiste qui a collaboré avec des artistes populaires comme Murat Boz, Sertab Erener et Yalın. Durant la préparation du single, le chanteur a travaillé avec la coach vocale Sühelya Yengi. Le chanteur a également suivi des cours de danse sous la supervision d'un chorégraphe et s'est associé à deux danseuses pour le clip dont le tournage a duré 12 heures. Le clip de son single comprend plusieurs configurations dans lesquelles des écrans LED avec différents schémas de couleurs ont été utilisés.

Gökhan Gülbeyaz évoque son parcours en ces termes : « *Enfant, je rêvais de faire du chant ma profession. Depuis l'école primaire, j'ai toujours chanté dans les chœurs de l'école et dernièrement dans le chœur polyphonique d'adultes en tant que ténor. J'ai également suivi des cours particuliers de guitare et de piano quand j'étais enfant. Après avoir obtenu mon diplôme universitaire, j'ai travaillé pour des entreprises internationales, mais ma passion pour la musique a toujours prévalu. C'était quelque chose qui ne pouvait pas être subordonné à ma profession. J'ai rapidement compris que faire du chant un passe-temps n'était pas suffisant. Tout d'abord, j'ai présenté les chansons que j'ai écrites ainsi que ma voix à des musiciens importants que j'ai rencontrés. Aimant mes chansons et ma voix, ils m'ont encouragé à poursuivre mon rêve. C'est ainsi que j'en suis venu à enregistrer mon premier single. Je suis très heureux d'avoir travaillé avec une équipe de musiciens aussi talentueux pour mon premier single.* »

Qui est Gökhan Gülbeyaz ?

Né à Mersin, en Turquie, il a étudié les sciences politiques et l'administration publique à l'Université technique du Moyen-Orient (METU). Après l'obtention de son diplôme, il a décroché une maîtrise en gestion du marketing international à l'Université de Leeds, au Royaume-Uni. Il a également publié un livre en anglais sur la communication politique en 2017. Il a commencé sa carrière musicale en 2019 et a sorti son premier single en novembre 2021.



Aujourd'hui
la Turquie



Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0723 | 89645 • www.ajourd'huiaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Berk Mansur Delipinar, Celal Bıyıklıoğlu, Daniel Latif, Derya Adıgüzel, Doğan Sumar, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kenan Avci, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sırma Parman, Camille Saulas, Nedim Gürsel, Zeynep Kürşat Alumur, Sati Karagöz, Bilge Demirkazan, Selçuk Önder, Meliha Serbes • Correspondant d'Izmir : Muzaffer Ayhan Kara • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazır Temsilcileri Konseyi (CORELE) : Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

Seyhan Tenim, Madame Agenda

Pour cette nouvelle année, nous lançons une série qui présentera au monde les femmes modernes de Turquie.

La première d'entre elles est Seyhan Atay Tenim. En accord avec son temps, bien informée, cultivée et mère de deux enfants — Masal (7 ans) et Kumsal (5 ans) —, Seyhan Atay Tenim est diplômée de l'école secondaire İstek Vakfi, de la MEF High School, mais est également titulaire d'un diplôme en ingénierie des systèmes de production de l'université Sabancı ainsi que d'un MBA de l'université Okan. Complétant ce parcours déjà brillant, marqué par de nombreuses bourses et mentions, elle étudie actuellement en seconde année à l'université d'Istanbul pour obtenir son diplôme en développement de l'enfance. Travaillant depuis le collège en parallèle de ses études, elle s'est notamment investie dans la Fondation des volontaires pour l'éducation de Turquie (TEGV) qui a organisé une école d'été pour les enfants issus de familles dans le besoin du sud-est de l'Anatolie. Francophile, elle a perfectionné son français à l'occasion d'une formation dans un salon de coiffure en France et a également travaillé au sein de l'agence de conseil en communication Broker Agency. Cela fait désormais 15 ans qu'elle est cadre chez Pergel Engineering and Architecture, où elle espère poursuivre sa carrière le plus longtemps possible. Vous avez peut-être déjà découvert sur Instagram Seyhan Atay Tenim et ses filles. Sur ce réseau social, vous pouvez la découvrir en train de pratiquer le ballet et la gymnastique, de s'adonner au patinage et au muay-thaï, ou encore de se lancer dans des rallyes, dans des parties de tennis ou dans des sessions de piano et de guitare. Bref, cette dame, qui est certaine qu'elle aurait davantage de passe-temps si les journées étaient plus longues, a bien mérité d'être la première femme de notre série dédiée aux avant-gardistes turques.



Madame Tenim, nous nous connaissons depuis 2011. Nous avons notamment rencontré Sinan Evman, dont vous étiez le bras droit, lors de nos conversations à Pergel İnşaat. En quoi consiste votre mission chez Pergel İnşaat ?

Je suis la coordonnatrice des opérations. En parallèle de ma maîtrise, j'ai travaillé dans de nombreux départements de la société tels que les ventes, le marketing, les achats, les affaires administratives, les ressources humaines. Pergel est une entreprise qui correspond parfaitement à ma polyvalence. Ainsi, il m'arrive de porter une chemise et une veste pour assister à des réunions, puis d'être sur des chantiers avec un casque et des chaussures de sécurité.

J'aime l'ambiance familiale de Pergel. Tout le monde est le bras droit de tout le monde. De plus, nous croyons en la formation continue et l'entraide fait partie de notre ADN. Par exemple, nous participons ensemble à des courses de voitures anciennes et nous avons une série de formations culturelles organisées chaque année.

Préférez-vous être au bureau ou sur le chantier ?

J'ai besoin des deux. Je ne pourrais jamais juste travailler au bureau ou uniquement sur le chantier. Je suis une personne qui se nourrit de la polyvalence.



En travaillant pour Pergel İnşaat, vous avez été amenée à faire de nombreux voyages d'affaires, notamment à Dubaï, pendant que votre mère gardait vos enfants. Quelles sont les différences entre l'éducation que votre mère vous a donnée et la façon dont vous et les autres mères de votre génération élevez vos enfants ?

Je ne peux pas généraliser, mais les mères autour de moi semblent plus « responsables ». Je m'explique. Nos mères se sont mariées très jeunes et nous ont pris dans leurs bras alors qu'elles étaient encore des enfants. En nous mariant plus tard et en ayant eu davantage d'expériences, il est possible que nous soyons plus matures et préparées. Nous lisons des livres sur le développement personnel ou sur le développement de l'enfant quand nous sommes enceintes. Nous consultons les médecins. Nous ne nous disputons pas devant les enfants, nous ne fumons pas, nous jouons avec eux, etc. Nos mères ont tendance à dire : « C'est juste un gamin, il ne comprend pas ! » Je n'ai jamais pensé de cette façon. Durant ma propre enfance, réalisant que je comprenais bien plus que ne le pensaient les adultes, je me suis promis que je ne prononcerais jamais cette phrase.



Chaque génération élèvera une génération plus instruite, plus éveillée et plus heureuse. Nos parents nous ont élevés de la meilleure façon avec les moyens dont ils disposaient et au mieux de leurs capacités. J'estime que l'éducation de nos enfants continuera à progresser afin que le développement continu se poursuive.

Je vis avec l'idée que si je suis heureuse, mes enfants le sont aussi ; que si je peux m'améliorer, je peux les parfaire ! C'est également important pour moi qu'ils voient que leur mère s'amuse et apprend avec eux. En définitive, je pense que nous devons tous cultiver les choses qui nous rendent heureux pour le bonheur de nos enfants. La génération actuelle semble plus consciente de cela...

Sur Instagram, vous êtes un véritable phénomène en tant que mère de famille. On a le sentiment de suivre une petite famille moderne vivant dans une grande ville... Pourquoi cette activité ? Pourquoi votre page n'est-elle pas publique ?

Quand j'étais au collège, j'avais un appareil photo qui me permettait de prendre de nombreuses photos et de les faire développer pour en faire des albums que je feuilletais dès que je m'ennuyais. Les temps ont changé. On ne développe plus nos photos et ces albums n'existent plus. C'est donc naturellement que j'ai poursuivi cette activité sur Instagram. C'est mon nouvel album, l'un de mes nombreux passe-temps.



Mon compte est en effet privé, mes abonnés sont des gens que je connais, car j'estime ne pas avoir à montrer mes photos personnelles à n'importe qui. J'en ferai de même avec un album photo classique. Je ne vis pas pour les autres. Je ne me préoccupe pas des commentaires et du qu'en-dira-t-on.

Au regard de votre investissement, on peut se demander comment vous faites pour concilier votre travail, l'éducation de vos enfants et vos nombreux loisirs. Les journées sont-elles assez longues ?

Franchement, 24 heures ne me suffisent pas. Il y a beaucoup de choses que j'aimerais faire, mais pour lesquels je ne trouve pas le temps. Heureusement, je suis très organisée. En général, j'ai un emploi du temps hebdomadaire élaboré scrupuleusement. Cela m'est indispensable, car je n'ai pas d'assistant à la maison. Je gère tout moi-même.

Je dors cinq à six heures par nuit pour être en mesure de tout faire : m'occuper de mes filles, étudier, travailler, méditer, faire du yoga, m'adonner à la prière, participer à mes séances de muay-thaï, de gymnastique, de tennis et de danse classique, mais aussi pour lire et prendre du temps pour ma famille, pour mes parents, pour mes amis.

Je pense qu'il est indispensable de trouver le temps de faire ce que nous aimons. En ce qui me concerne, j'aime profiter de la vie au maximum, je ne sais pas ce qu'est l'épuisement. Quand j'ai besoin de me redonner un peu d'énergie, je me déchaine sur la musique, j'organise un

bal costumé avec mes filles, on reproduit les tableaux de peintres célèbres, on imite des chanteurs, on s'habille en femmes qui façonnent l'Histoire... D'ailleurs, s'il y avait huit jours par semaine, je n'en profiterais pas pour me reposer. Au contraire, je perfectionnerais ma pratique de la guitare, je peindrais, je ferais de la batterie, etc.

Je vis ma vie comme je l'entends, et je ne regrette rien de ce que j'ai vécu.

Parmi vos nombreuses activités, vous chantez, vous pratiquez la danse classique, vous faites du piano. Avez-vous opté pour ces loisirs pour accompagner vos filles ?

Pratiquer ces activités, c'est avant tout pour moi. Bien sûr, c'est très agréable de pouvoir les partager avec ma famille. En d'autres termes, c'est ainsi que je me nourris, que je nourris ma famille et mes relations avec elle. Cela me permet également de ne pas tuer l'enfant qui est à l'intérieur de moi. Mes filles sont mes camarades de jeu. Nous nous interrogeons, apprenons et nous amusons ensemble. Par exemple, lors de nos discussions, nous nous interrogeons et recherchons des peintres célèbres et leurs œuvres qui restent ainsi gravées dans leur esprit. Nous nous interrogeons également sur les femmes qui façonnent le monde, nous nous intéressons aux danses anatoliennes, à la mode des années 1980, aux chansons célèbres et nous créons des jeux autour de ces sujets. Elles apprennent alors en s'amusant.

D'autre part, le sport et l'art sont des activités qui nourrissent nos âmes. L'âge n'a donc aucune importance. Si à 60 ans je désire me mettre à l'escrime, je le ferai, notamment car j'aime tester de nouvelles choses. Par exemple, je suis l'une des fondatrices du premier groupe de sirtaki en Turquie, j'étais dans l'équipe de volley-ball du lycée, je me suis rendue dans le sud-est de l'Anatolie avec TEGV pour organiser une école d'été pour les enfants dans le besoin, j'ai fait un apprentissage chez un coiffeur en France pour améliorer mon français, j'ai fait de l'équitation, du patinage. Je suis également membre d'un club de lecture et de philosophie. On me demande souvent pourquoi j'ai autant de loisirs si différents les uns des autres, pourquoi je ne me concentre pas sur un domaine. Je ne nie pas l'intérêt de se spécialiser dans une activité. Mais pourquoi se cantonner ainsi ? Je ne me prépare pas pour les Jeux olympiques, je développe différents goûts pour la vie.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif
Photos: Aramis Kalay



Daniel Latif

« Quand on achète une Harley Davidson, on n'achète pas simplement une moto, c'est tout un écosystème, prévient Pierre Lévi, responsable de la concession Harley Davidson Paris rive gauche, on rentre dans une confraternité entre bikers, une façon de vivre un loisir de manière commune, mais décalée ».

Car, au-delà d'afficher son esprit motard à travers l'emblématique veste en cuir Harley Davidson, cela passe du mug façon à l'ancienne, à la montre, aux verres à shots, aux bijoux et même jusqu'au slip ! Et pour mieux s'imprégner de l'appartenance à la marque, les plus dévoués vont même jusqu'à se faire tatouer le « bar and shield », le logo de la marque, sur le cou. La frénésie Harley Davidson ne s'arrête pas en si bon chemin. En effet, le célèbre constructeur de moto qu'affectionnait particulièrement Johnny Hallyday vient de sortir une déclinaison de vélos à assistance électrique sous la marque Serial 1.

Serial 1 est une référence au premier modèle de chez Harley Davidson, qui était littéralement un vélo sur lequel on avait installé un moteur dans le cadre. Les réminiscences et le clin d'œil à ce qui a été l'ancêtre du cyclomoteur sont notoires. Ainsi, ce vélo à assistance électrique, entièrement conçu par Harley Davidson, aux États-Unis, reprend les mêmes codes avec un moteur en position centrale pour une sensation plus neutre. Comme sur les motos Harley Davidson, il n'y a pas de chaîne, mais une courroie en fibre de carbone. Ainsi, pas de risque de tache d'huile, et surtout un mécanisme qui ne nécessite aucun entretien. Tranquillité assurée jusqu'à 100 000 km, assure-t-on du côté de la marque étasunienne. De surcroît, élément surprenant, le vélo est dépourvu de fourche à amortisseur. Harley Davidson a préféré miser sur un gros pneu large pour assurer un roulage confortable et serein.

Deux déclinaisons de vélos sont disponibles, il y a tout d'abord le Rush City, équipé d'une boîte de vitesses CVT, avec une version Step Thru pour ceux qui préfèrent la sensation et la conduite d'un vélo à la hollandaise. Et le Mush

Serial 1 : À vélo, oui, mais en Harley Davidson

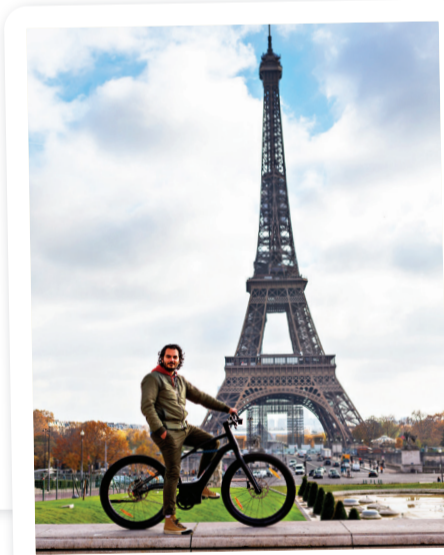
city, avec une seule vitesse, un vélo au look plus sportif qui fait penser aux BMX pour adultes, 21 kg, soit 5 kg plus léger que le Rush City.

Tous les vélos disposent de quatre modes de conduite : éco, normal, sport et boost, « le mode où tu te transformes en superman » prévient Aaron Frank, directeur général de Serial 1. D'une puissance de 250 W, l'autonomie oscille entre 50 et 150 km selon votre conduite et les différentes topographies que vous empruntez. Le Serial 1 est équipé d'une batterie lithium-ion amovible, rechargeable en 4 heures.

L'assistance électrique s'active à chaque coup de pédale et l'accélération est fulgurante. Il est des plus bluffants d'observer avec quelles simplicité et facilité l'on gravit les côtes. D'aucuns diront que c'est le vélo du flemmard. Pourtant, l'avantage du vélo électrique réside surtout dans le fait que vous pouvez parcourir une incroyable distance en peu de temps, mais surtout d'arriver à destination sans être en sueur.

C'est parti pour un tour en ville. Les routes ascendantes deviennent des plus plates, les accélérations au feu sont redoutables et vous êtes pris d'une sensation de liberté. Y compris sur les pavés ou à travers les nombreux nids de poules ou ces routes chaotiques dignes de Paris, le Mush se meut en toute agilité et sérénité grâce aux pneus spécifiques.

J'arrive au feu rouge, j'observe un motard en Harley Davidson, je m'arrête à côté, il scrute le vélo et reconnaît le Se-



rial 1. Je lui lance : « on est en famille ! Il sourit : le mien fait plus de bruit

Le mien aussi ». Vroom, vroom, répliquai-je avec une imitation spontanée.

À la fin de la balade, on se rend compte qu'on a parcouru 37 km avec une facilité des plus déconcertantes.

On apprécie surtout son look rétro, mais les détails sont soignés. Mention particulière pour le logo Serial 1 qui s'allume à l'allumage. En complément de cet atout esthétique, le vélo est doté d'un feu LED avant et de deux feux arrière fonctionnant comme des feux-stops qui avertissent lors des décélération et indépendamment du levier de frein.

On regrettera simplement la sonnette banale que l'on retrouve sur tous les vélos. Oui, on aurait espéré un klaxon plus original.

À propos de frein, Harley Davidson équipe ses vélos de freins hydrauliques spécifiques reliés à des disques avant et arrière. La vitesse maximale du vélo est de 25 km/h. Vitesse largement suffisante pour ne reconnaître plus personne au guidon de cette Harley Davidson. Au-delà, le moteur se met en retrait. Une déclinaison du Rush ultra sportive capable de rouler jusqu'à 45 km/h est disponible aux États-Unis.

On apprécie également le soin apporté à la marque pour avoir intégré les câbles dans le cadre du vélo et avoir intégré une boîte à gants.

« Nous prévoyons de travailler avec Google pour intégrer un système de géolocalisation et de système connecté pour nos vélos », annonce Aaron Frank. Même si la technologie est intéressante, eu égard au prix du vélo qui commence à partir de 3 550 euros et pouvant atteindre les 4 700 euros, on recommande de ne pas le laisser dehors.

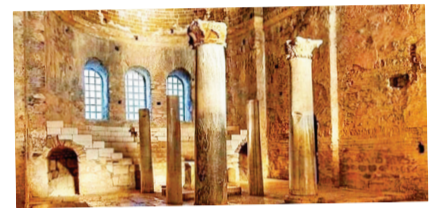
Quitte à rouler à vélo, autant rouler avec une monture originale, et ce Serial 1 se démarque de la concurrence à la fois mécaniquement et esthétiquement. Un vélo qui convaincra les motards, mais probablement un deux roues qui invitera à passer le permis moto pour passer à quelque chose de beaucoup plus viril.



Gözde Pamuk

Le Père Noël vient de Turquie

Nicolas de Myre est né entre 250 et 270 à Patara, un antique port de Lycie et aujourd'hui situé dans la province d'Antalya en Turquie. Myre est la cité antique qui se nomme désormais Demre (Antalya) et où Saint-Nicolas a vécu toute sa vie en tant qu'évêque orthodoxe. Myre était la ville de la philosophie et du commerce. On y trouve un amphithéâtre, un aqueduc, deux nécropoles qui abritent des tombeaux ornés et percés dans la falaise (V^e siècle av. J.-C.) et des thermes.



Nicolas de Myre était connu et reconnu pour sa charité envers les personnes fragiles et les enfants en difficultés. Il réalisa plusieurs miracles qui entraîneront sa béatification. Au fil du temps, son aspect physique laissera la place au Père Noël. Ses vêtements rouge et blanc d'évêque, sa mitre d'évêque et sa crosse sont remplacés par un homme barbu portant des vêtements rouge et blanc et portant sur le dos un sac rempli de cadeaux.

Nicolas de Myre s'est éteint le 6 décembre 329 dans cette ville où fut érigée une église à son nom : l'église Saint-Nicolas de Myre qui date de cette époque. Elle est visitée par de nombreux touristes et pèlerins, la plupart venus de Russie. Un archevêque membre du saint synode du patriarcat œcuménique de Constantinople porte le titre d'archevêque de Myre. De nos jours, on y trouve également un musée consacré au Père Noël.

Le 6 décembre (ou le 19 décembre pour les orthodoxes) est donc la fête de Saint-Nicolas, pendant laquelle le saint passe dans la nuit pour apporter des gâteaux aux enfants sages.



Prix littéraire France-Turquie 2021

Installé en Turquie depuis 2009, Sylvain Cavallès, docteur en études turques et passionné de littérature turque contemporaine, partage sa vie entre les deux rives de la France et de la Turquie. Il traduit des livres et les édite à ses frais dans sa maison d'édition « Kontr » qu'il a fondée en 2017. Il estime que la littérature turque est très peu représentée sur la scène française. Pour lui, c'est un « petit monde » avec un nombre extrêmement restreint de traducteurs. L'idée de créer « Kontr » émerge et prend vie afin de répondre à cette demande de l'édition française dans le domaine de la littérature turque. Afin de promouvoir les liens d'amitié entre les deux pays, ô combien riches

d'Histoire, le Comité d'amitié France-Turquie, qui existe depuis 72 ans, a décidé il y a plus de 30 ans de créer un prix littéraire qui récompense tantôt un roman, l'autre année un essai. Le jury est composé d'écrivains connus.

Cette année, la cérémonie s'est déroulée à la mairie du 16^e arrondissement de Paris en présence du maire de l'arrondissement, Francis Szpiner. Sous la présidence de la romancière franco-turque Kenizé Mourad et du président du Comité France-Turquie Marc Büker, ont été réunis les membres du jury : des écrivains comme Nedim Gürsel ou Vénus Khoury-Ghata, la sociologue-écrivaine Gaye Petek, l'historien spécialiste de l'Empire ottoman Frédéric Hitzel

et Timour Muhidine, directeur d'Acte Sud pour les éditions en langue turque. Le prix littéraire France-Turquie a été attribué à Kemal Varol pour son roman *Ouâf*. Ce romancier enseigne la littérature turque et révèle un sens aigu de l'humour ainsi qu'un fort esprit d'engagement. Pour Sylvain Cavallès, traduire *Ouâf* de Kemal Varol est l'aboutissement d'un projet qui a commencé en 2015. Cette fiction se déroule principalement au début des années 1990, période sanglante du « problème kurde » en Turquie. L'œuvre raconte les ravages de ce conflit dans la région de Diyarbakır du point de vue d'un pauvre corniaud, Mikasa, qui vit dans les rues d'Arkanya. L'auteur dénonce la guerre dans les

régions kurdes de Turquie, qui empoisonne la vie quotidienne dans cette partie de l'Anatolie, en transmettant, tout en lui donnant une valeur universelle, la vérité de ce que fut ce conflit tragique. La France, pays d'accueil, possédant une offre culturelle exceptionnelle, sera toujours heureuse d'ouvrir ses portes et de s'intéresser à d'autres horizons, afin d'enrichir sa culture et de s'ouvrir toujours plus au monde. Ce magnifique objectif est doublement partagé par M. Sylvain Cavallès qui essaie de le perpétuer avec ténacité et courage.

La mission de l'éducation francophone en Turquie selon les nouveaux directeurs de lycées français d'Istanbul

En septembre dernier, trois passations de poste ont eu lieu au sein de la direction des lycées français de Sainte-Pulchérie, Saint-Benoît et Notre-Dame de Sion. À l'occasion d'une interview croisée, Aujourd'hui la Turquie s'est entretenu avec Mme Hermine Ridé, directrice du lycée Sainte-Pulchérie, M. Sébastien Masin, chef d'établissement du lycée Saint-Benoît, et M. Alexandre Abellan, directeur du lycée Notre-Dame de Sion, autour de l'enseignement dans ces établissements prestigieux, mais également autour de la francophonie.

Pouvez-vous nous parler de vos parcours respectifs ?

Mme Ridé : Je suis certifiée de lettres modernes en France. J'ai d'abord été enseignante en France au collège, mais aussi au sein de lycées général, professionnel, technique et en BTS. Je suis arrivée en Turquie dans le cadre de la coopération. J'avais donc un mi-temps d'enseignement du français à Notre-Dame de Sion où j'ai travaillé pendant dix ans en tant que professeure. Par la suite, j'ai intégré le lycée Saint-Joseph à temps partiel en tant que professeure de français notamment. J'ai été sous-directrice dans cet établissement. Finalement, depuis le 1^{er} septembre, me voilà désormais à Sainte-Pulchérie.

M. Masin : En France, j'étais professeur de sciences de la vie et de la terre au rectorat de Paris. Je suis arrivé en Turquie en 2006. J'ai commencé à travailler au lycée Sainte-Pulchérie en tant que professeur de biologie et professeur de français oral. J'y ai également été sous-directeur. J'ai travaillé ensuite à temps partiel au lycée Saint-Joseph durant deux ans. J'ai finalement pris la tête du lycée Saint-Benoît en septembre.



Alexandre Abellan

M. Abellan : Je suis certifié de lettres modernes. Je suis parti pour mon premier poste aux Philippines, dans le cadre de la coopération, où je suis resté deux ans et demi. J'ai effectué une année en France, puis j'ai intégré le lycée Tevfik Fikret d'Ankara en 2000, où je suis resté trois ans. Par la suite, j'ai été coordinateur de français et responsable de niveau à Sainte-Pulchérie, avant de devenir en 2012 son directeur. J'occupe depuis septembre cette même fonction à Notre-Dame de Sion.

Pourquoi avoir décidé d'effectuer une partie de votre carrière en Turquie ?

Mme Ridé : Je suis arrivée par le biais de la coopération au sein d'une association dans laquelle on ne choisissait pas son pays d'expatriation. J'ai donc atterri en Turquie par hasard. Je partais alors pour un contrat de deux ans dans un pays dont je ne connaissais rien. Finalement, seize ans après, je suis toujours là : la Turquie m'a envoûtée.

M. Masin : J'ai répondu à une annonce pour un contrat de deux ans sur le site de l'ANPE. Je comptais partir faire le tour du monde, et je me suis arrêté à ma première escale. La Turquie m'a beaucoup plu. Je ne suis jamais reparti.

M. Abellan : Après être rentré des Philippines, j'ai fait une année en France et j'ai désiré repartir immédiatement. J'ai postulé pour tous les pays du monde pour lesquels je pensais avoir des compétences ou sur lesquels il pouvait y avoir des postes. En mai de cette année-là, on m'a téléphoné de Tevfik Fikret. J'ai été d'abord envoûté par la voix de sirène de la directrice, puis par le pays.

Quelle est la mission de l'éducation francophone en Turquie ?

Mme Ridé : Je crois que la mission dans nos écoles est avant tout internationale. Nous avons la chance d'être dans des établissements francophones, mais dans lesquels nos élèves sont aussi de très bons anglophones. À mon sens, ce que nous offrons dans nos établissements, c'est la possibilité d'une ouverture multiculturelle qui n'est pas simplement linguistique, mais qui permet aussi d'appréhender d'autres façons de fonctionner et d'enseigner. Si l'on veut mettre du sens dans l'éducation, la mission qui est la nôtre au sein de la société actuelle c'est cette ouverture-là, les valeurs portées, partagées et transposables qui peuvent porter le projet éducatif commun de nos établissements.

La mission n'est donc pas uniquement francophone. C'est aussi une question d'ouverture sur un autre monde à travers la langue ou la culture ?

Mme Ridé : Oui. Mais si la francophonie reste un pilier central de nos établissements, ce n'est pas que par le biais de cette francophonie qu'on s'ouvre à l'international.

M. Masin : Beaucoup de nos élèves parlent effectivement déjà anglais quand ils arrivent, car ils l'ont appris dans des lycées turcs. La langue française leur permet de s'ouvrir à une autre culture.

La langue française a-t-elle un rôle spécifique à jouer par rapport aux autres langues, à Istanbul et en Turquie ?

M. Masin : Je dirais que oui, parce que la culture anglophone est partout et que l'anglais est enseigné dans toutes les écoles. Nous sommes sur un créneau un peu différent de cette culture. Nous avons donc une place particulière de par la francophonie.

M. Abellan : Je tiens à souligner que les parents ne nous choisissent pas parce que nous sommes francophones. Ils nous choisissent par rapport à notre place aux concours, les points de nos établissements et l'éducation que nous dispensons en général. Le type d'éducation joue aussi, et pas uniquement l'éducation à la culture française. En revanche, sur le marché du travail, ça fait la différence. Tout le monde parle anglais. Être francophone constitue un « plus » pour nos élèves. Cela ajoute ce vernis d'une certaine élite, d'une certaine éducation que peut encore apporter la culture française. C'est sans doute moins frappant qu'autrefois, mais ça reste dans les esprits un marqueur social.

Diriez-vous qu'une école française serait plus utile, par exemple, qu'une école spécifique en italien ou en allemand, à la fois en Turquie et à l'international ?

M. Abellan : Oui. Le français permet par exemple une ouverture sur les pays africains, ce qui n'est pas négligeable sachant la politique d'ouverture du gouvernement vis-à-vis de l'Afrique. Même s'ils ne maîtrisent pas complètement le français, ça peut permettre à nos élèves de faire la différence. La francophonie permet d'avoir une main tendue vers ces pays, d'être plus à l'écoute.

Mme. Ridé : J'ajouterais que le français est une langue difficile à apprendre et que, une fois que cet apprentissage est fait, nos élèves accèdent plus facilement aux langues latines. C'est aussi une voie d'accès plus grande, le fait de rentrer par cette porte ouvre sur beaucoup de choses. Cela leur permet de poursuivre leurs études en Italie ou en Espagne par exemple.

Plus largement, quelle est votre vision en matière d'éducation ? Quelles sont les valeurs que vous voulez y apporter ?

Mme Ridé : Ce qui m'importe vraiment dans l'éducation, c'est le fait de mettre du sens, dans les trois acceptions du terme. C'est un peu mon *leitmotiv*. D'abord, le sens en tant que signification : je trouve qu'on vit dans une société qui a tendance à galvauder les mots sans y mettre le sens qu'ils ont réellement. Le fait de mettre du sens permet de développer des valeurs. Ensuite, le sens dans l'idée de direction, parce que nous avons aussi à accompagner nos élèves vers un ailleurs. Ils sont là pour grandir et notre rôle est d'accompagner cela. Enfin, tout ce qui est sens au terme sensoriel ; ouvrir nos jeunes à cette dimension du savoir : voir, écouter, sentir, toucher...

M. Abellan : Ce qui est important pour moi, c'est de voir nos élèves dans leur singularité, leur permettre d'écouter en eux-mêmes ce qui leur permettra de devenir un adulte responsable et épanoui. En tant qu'éducateurs, nous devons avoir cette écoute afin qu'ils trouvent en eux-mêmes la personne qu'ils seront plus tard. Ce que j'ai appris d'autres disciplines comme le théâtre, c'est le fait qu'on peut trouver dans toute personne une petite flamme, et que cette flamme une fois reconnue et mise en valeur permet de s'épanouir. C'est pour moi le sens de l'éducation que nous donnons. Il y a vraiment ce souci de l'élève, de les amener à se transformer petit à petit, au fur et à mesure de leurs années dans nos établissements.



Sébastien Masin

M. Masin : Nous avons aussi la chance de suivre les élèves pendant cinq ans. Cela nous laisse le temps de leur donner le temps. Tout va extrêmement vite autour d'eux, et le fait, par exemple, qu'ils n'aient pas leurs téléphones à l'école leur permet de souffler, d'avoir du temps pour eux. Ce sont de petites choses qui ont leur importance.

Que pensez-vous pouvoir apporter individuellement à vos établissements ? Et inversement, qu'est-ce que ces établissements pourraient vous apporter en retour ?

Mme Ridé : Je vais jeter un pavé dans la mare. Je pense pouvoir apporter à cet établissement la féminité, parce que force est de constater que nous ne sommes pas beaucoup de directrices. Il y en a dans l'histoire, je ne suis pas la première, mais, sans être féministe, je pense que pouvoir croiser les regards est important. Une femme à la tête de ce genre d'établissements peut constituer quelque chose de nouveau. En ce qui concerne ce que l'établissement peut m'apporter, j'ai envie de répondre : tout. C'est une responsabilité qui est très exigeante, mais, malgré les difficultés, c'est très puissant d'un point de vue humain. Les difficultés nous renforcent dans une attention à l'autre et dans une responsabilité qui fait grandir, pas seulement les jeunes dont on s'occupe, mais aussi soi-même et les équipes qui nous entourent. C'est une grande chance, une grande richesse.



Hermine Ridé

M. Masin : Pour ma part, je suis dans un établissement historique qui a une très longue histoire. Donc ce que je peux transmettre, c'est encore compliqué à dire. Mais j'aimerais m'inscrire dans la continuité d'une œuvre éducative et fondatrice. Transmettre cette histoire à mon successeur, c'est déjà une très grande mission.

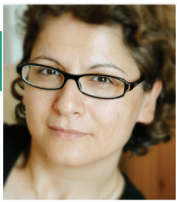
M. Abellan : Je trouve que l'humilité de Sébastien (Masin) est tout à son honneur. Qu'est-ce que moi je vais pouvoir apporter ? Je ne sais pas. En arrivant dans un établissement, qui que nous soyons, nous apportons nos questions, nous interrogeons forcément ce qui est en place. On est là en naïfs, et en étant naïfs on remet en question les personnes et les choses qui existent. Par ailleurs, ce que l'on nous oppose comme arguments nous remet aussi en question. Parfois, il y a un fonctionnement qui nous semble ne pas convenir, puis on comprend qu'on ne le changera pas ou que, de toute façon, il faudra aussi accepter une partie de ces façons de faire pour faire avancer l'établissement. Je dirais que dans les deux sens, il y a une remise en cause peut-être un peu naïve. La première année est celle des ajustements de l'institution vis-à-vis du directeur et du directeur vis-à-vis de l'institution. Je ne dirais pas que je vais apporter quelque chose de différent et de conséquent à ce moment-là, mais plutôt, sans être dans la remise en cause profonde, des questionnements.

Quels sont vos projets pour vos établissements ?

Mme Ridé : Vous allez un peu vite ! Cela ne fait que quelques mois que nous avons pris nos fonctions. Je n'en suis pas là. J'ai tendance à prendre ce qui est là et ce qui fonctionne déjà très bien, à pérenniser les choses présentes et à enlever de la tête des membres de l'équipe ou des parents d'élèves le fait qu'un fonctionnement serait lié à une personne. C'est ce que disait tout à l'heure Sébastien (Masin) : on s'inscrit dans une histoire, dans celle de nos prédécesseurs, dans celle de l'établissement. J'ai plutôt envie de pérenniser quelque chose qui est solide. Pour les changements, rendez-vous dans un an, et encore je ne suis même pas sûre que j'aurai plus de réponses à vous apporter !

M. Masin : Je n'ai pas vraiment de projets, mais j'aimerais renforcer la collaboration entre nos établissements pour que nos élèves ressortent avec ce sentiment d'appartenance aux écoles francophones et pas seulement à leur lycée.

M. Abellan : Je suis tout à fait d'accord avec Hermine (Ridé). En arrivant, on voit des choses que ne voit pas ou que ne voit plus l'ensemble de l'équipe. Ces choses permettent aussi de fonder et de reconnaître une identité. Donc, il faut s'appuyer sur des choses qui existent, qui sont là, ancrées, qui font partie du pedigree de l'école. Plus important que de vouloir changer ce qui existe, il faut le mettre en forme ou le remettre en valeur. C'est ma conception des choses par rapport au changement. Concernant ce qu'a dit Sébastien (Masin), je trouve qu'il y a effectivement un beau chantier à mettre en place tous ensemble, celui d'une appartenance plus globale à une façon d'être et de penser. Cela existe dans les faits puisque nos élèves se reconnaissent quand ils sont diplômés. Ils sont très liés, ils se marient parfois aussi entre les anciens d'écoles frères et sœurs. C'est un très beau projet entre nous et entre les autres directeurs aussi. Nous avons besoin de travailler en collaboration, même si chaque lycée a sa propre identité.



Dr. Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

L'Opéra et le Ballet d'État d'Istanbul (IDOB) présente sa seconde représentation de danse moderne, *Les Quatre saisons*, chorégraphiée par Uğur Seyrek. Uğur Seyrek et Işık Noyan présentent ainsi ce ballet : « *Accompagnés par la musique d'Antonio Vivaldi, l'esthétique de la danse et le pouvoir d'expression enrichi de divers symboles et métaphores reflètent sur la scène Les Quatre Saisons de l'Amour. Les quatre couples de danseurs représentent en réalité un seul homme et une seule femme, ou plutôt*

« Les Quatre saisons » par l'Opéra et le Ballet d'État d'Istanbul

l'ensemble des hommes et des femmes. Parce que le climat entourant l'amour est tantôt torride, tantôt glacial, empli de marées et de saisons cycliques, les effets et les réactions de ces saisons sont inévitablement vécus par chaque homme et femme dans une relation amoureuse ».



Durant ce spectacle de 50 minutes, nous assistons au printemps à la naissance de l'amour et à son épanouissement durant l'été. Puis vient l'automne durant lequel apparaissent les crises. Enfin, l'hiver marque la fin de l'amour. Interprétée de manière somptueuse par neuf danseuses et cinq danseurs, *Les Quatre saisons* de l'IDOB est une représentation émouvante interprétée par de grands danseurs au rythme de la musique si familière de Vivaldi. À la douceur du printemps, succède la joie de l'été. Et, à la nostalgie de l'automne succède la tristesse de l'hiver, ce à quoi l'on peut ajouter la colère face à la violence à l'égard des femmes.



Chorégraphe : Uğur Seyrek
Musique : A. Vivaldi
Livret : Uğur Seyrek / Işık Noyan
Costumes : Çimen Somuncuoğlu
Mise en scène et éclairage : Uğur Seyrek

Mine Söğüt remporte le Prix Littéraire NDS des Lycéens 2021 pour *Rhinocéros*

Organisé depuis 2013, le Prix Littéraire NDS des Lycéens est décerné annuellement et successivement à une œuvre écrite en turc puis à une œuvre en français traduite en turc. Dans le cadre de cet événement, un jury composé de lycéens est constitué chaque année en septembre. Tout au long de l'année, le jury lit et évalue les livres sélectionnés pour déterminer celui qui recevra le prix avant les vacances d'été. La cérémonie de remise du prix a lieu au lycée Notre-Dame de Sion chaque automne.

Le Prix Littéraire NDS des Lycéens est le premier et unique événement littéraire de ce genre en Turquie.

Particularité de cette année, la cérémonie fut l'occasion de remettre deux prix, à savoir celui de 2020 et celui de 2021. La cérémonie de remise des prix, qui s'est déroulée le 21 décembre à 10 h 45 dans la salle de spectacle du lycée, a été préparée et présentée par le jury.



Gaël Faye a remporté le Prix Littéraire NDS des Lycéens 2020 pour son roman *Petit Pays*.

La cérémonie n'ayant pas pu se tenir l'année dernière en raison de la pandémie et Gaël Faye n'ayant pas pu assister à la cérémonie de cette année en raison d'un emploi du temps chargé, Firat Yenci des éditions de Kafka a reçu le prix au nom de l'auteur.

Le jury, qui tient à souligner l'importance du travail de traduction, a également récompensé Gizem Şakar qui a traduit le roman *Petit Pays* en turc.

Si l'un des membres du jury, Buse Onur, a lu un extrait de *Petit Pays*, les élèves du Club de musique de l'école ont également interprété la chanson « *Respire* » de Gaël Faye.

L'écrivaine Mine Söğüt a remporté le Prix Littéraire NDS des Lycéens 2021



Le jury présente ainsi le roman : « *Dans ses nouvelles, Mine Söğüt fusionne, avec un peu de satire, de pessimisme et de froidur, des éléments grotesques avec les cadres simples de la vie quotidienne en critiquant sans relâche nos rituels et coutumes contemporains dont la banalité est terrifiante. À l'âge du conformisme, elle se révolte, se redresse au lieu de fermer les yeux. Elle rassemble ces attitudes dans le symbole du rhinocéros. Par conséquent, le livre se termine comme il commence, par la figure du rhinocéros* ». Présente à la cérémonie, l'écrivaine Mine Söğüt, avant de répondre aux questions des étudiants, a prononcé un discours durant lequel elle a déclaré : « *J'écris depuis 20 ans et c'est le premier prix décerné à mes écrits dans le domaine de la littérature. C'est un prix très, très précieux, car il me vient de vous, jeunes lecteurs, qui représentent pour moi les vrais lecteurs. Aussi, je ne peux pas vous dire à quel point cela me rend heureuse* ».

À l'issue de la cérémonie, le directeur de l'école, Monsieur Alexandre Abellan, et la directrice adjointe, Mme Suzan Sevgi, ont félicité l'auteur et les membres du jury, avant de remercier la presse ainsi que les maisons d'édition présentes à la cérémonie.

* M. S.



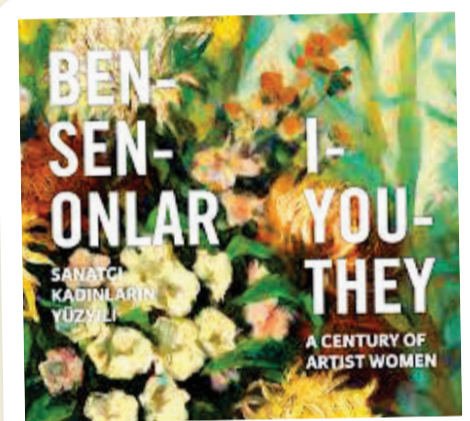
L'exposition « Moi-toi-eux : Siècle des femmes artistes » à Meşher

La nouvelle exposition de Meşher « *Moi-toi-eux* » révèle un trésor caché dans l'histoire de l'art du pays en présentant 232 œuvres de 117 femmes qui ont vécu et produit des œuvres en Turquie entre 1850 et 1950.

Organisée par la conservatrice Deniz Artun, sous le patronage de Çiğdem Simavi, l'exposition se compose d'œuvres d'artistes féminines qui ont vécu et créé en Turquie entre 1850 et 1950. L'exposition tire son nom d'une œuvre de Şükran Aziz qui participe également à l'exposition. L'équipe Meşher, qui a commencé par collaborer avec 25 artistes, a travaillé pendant deux ans et a fini par réunir 117 artistes. 232 œuvres ont ainsi été incluses dans le parcours de l'exposition. Finalement, l'exposition présente aux femmes un « siècle » dont elles sont les héroïnes. L'exposition explore les conditions de la formation d'un « nous » collectif ainsi que la reconnaissance des femmes une à une, dont la majorité n'a pu devenir « moi » et qui ne sont donc pas inscrites dans l'histoire de l'art.

Avec cette exposition, Meşher invite des artistes contemporaines de Turquie à découvrir leurs racines. La conservatrice Deniz Artun, tout en mettant en avant la portée de l'exposition, souligne que l'existence de femmes artistes contemporaines en Turquie est sans racines. Cependant, elle ajoute que « *l'exposition ne prétend pas écrire cette histoire. Au contraire, elle rappelle que l'histoire à écrire n'est pas unique, mais plurielle. L'exposition est un appel au "nous" où chaque femme et chaque œuvre peut bâtir des histoires alternatives* ».

En plus d'artistes bien connues telles que Fahrelnissa Zeid, Sabiha Rüştü Bozcalı, Semiha Berksoy et Yıldız Moran, on y découvre des artistes dont les noms n'ont jamais été entendus comme Nevin Edhem, petite-fille d'Osman Hamdi Bey. L'exposition s'étend sur trois étages. Le « *Moi* » au rez-de-chaussée se concentre sur des femmes méconnues confrontées à leur humble existence dans le miroir. Des miroirs placés dans différents recoins de l'exposition tentent en effet de capturer plusieurs visages d'une même



femme. Il existe des cas où les femmes s'effacent de l'histoire et noircissent délibérément leurs noms. Ainsi, le miroir sert parfois à réfléchir sur un miroir gigantesque et à « magnifier » des œuvres ou des carrières abandonnées au stade de l'esquisse. Le premier étage, le « *Toi* », décrit les rencontres avec l'autre, douces et rassembleuses. On y découvre le contact des artistes avec leur environ-

nement immédiat. À cet étage et au premier plan, l'on retrouve les portraits des enfants. Ces nombreux portraits et autopoitrains nous invitent à réfléchir à l'expérience d'être une mère ou de ne pas l'être, à la subjectivité, à la définition de la famille et de la compassion, au pouvoir d'être artiste et à l'immortalité. De plus, « *Toi* » oppose la sainteté de l'idéal de

la maternité à la sensualité de l'idée de nudité. Le deuxième étage est « *Eux* ». On y observe les femmes à travers les yeux des autres. La fleur, surtout lorsqu'elle est dans un vase, porte les adjectifs attribués aux femmes par d'autres : émotive, fragile, amatrice, ordinaire, domestique et décorative. De nombreuses artistes ne peuvent peindre que des fleurs dans un vase, car elles sont censées peindre ce qui est sûr et élégant. Les fleurs qui s'éparpillent presque spontanément, sans aucune priorité, représentent une alternative à l'arbre généalogique schématique, à une histoire de l'art linéaire. Vous pouvez découvrir l'exposition à Meşher, rue İstiklal, jusqu'au 27 mars 2022.

* M. S.





Sirma Parman

La technologie évolue très rapidement. Dès qu'une nouvelle technologie apparaît, nous l'adoptons rapidement. Ces innovations, qui rentrent un peu plus vite chaque jour dans nos vies, me semblent à la fois excitantes et quelque peu effrayantes.

Le NFT fait partie de ces technologies. Son apparition est très importante pour le monde de l'art. Début 2021, avec la vente historique de l'œuvre d'art numérique « *Everydays: The First 5 000 Days* » pour un montant de 69 millions de dollars, le NFT a prouvé qu'il ne pouvait plus être ignoré. L'œuvre a été achetée par un crypto-investisseur de Singapour qui n'a pas obtenu un produit physique, mais un artefact numérique. « *Everydays: The First 5 000 Days* » est un collage numérique d'images au format JPEG réalisé par Beeple.

NFT : Ces jetons peuvent-ils révolutionner l'art ?

Les NFT en bref

NFT signifie « Jeton non fongible » (*Non Fongible Token* en anglais). Ayant un identifiant unique qui peut prouver la propriété de produits numériques, les NFT transforment les œuvres d'art numériques en actifs qui peuvent être échangés sur la blockchain. Un NFT représente des objets du monde réel issus de l'art, de la musique, des jeux et des vidéos. Ils sont achetés et vendus en ligne grâce à de la cryptomonnaie, et ils sont fréquemment encodés avec le même logiciel sous-jacent que de nombreux cryptos.

Si des maisons de vente aux enchères prestigieuses comme Christie's et Sotheby's ont rapidement reconnu l'importance des NFT, au début, l'engouement pour les NFT semblait se restreindre à un groupe de commerçants qui n'étaient pas des collectionneurs d'art. Cela semble néanmoins changer assez rapidement.

En 2021, les collectionneurs et les revendeurs ont dépensé 22 milliards de dollars en NFT, contre 100 millions en 2020, rapporte *The Guardian*. Les chiffres sont éloquentes.

Quand les NFT sont apparus, je me souviens avoir lu l'idée suivante : comme les enfants échangent des cartes de baseball sur les terrains de jeu, les NFT sont essentiellement des cartes à échanger pour les grandes fortunes. Ce qui est étonnant c'est que les NFT n'ont aucune valeur intrinsèque autre que celle que le marché leur attribue.

Aujourd'hui, les collections d'art du marché des NFT sont Cryptopunks, Bored Ape Yacht Club et Cool Cats. Chacune de ces collections est limitée à 10 000 œuvres numériques. Des milliers d'œuvres d'art NFT sont vendues chaque jour. Alors que certains experts pensent que les NFT sont une bulle sur le point d'éclater, d'autres disent qu'ils sont là pour rester et qu'ils vont bouleverser l'investissement.

Compte tenu de ceci, nous ne pouvons que constater la vitesse folle avec laquelle les NFT sont entrés dans nos vies.

Un an aura suffi. L'univers de « metaverse » ressemble pour le moment à un jeu, mais il est certain que nous aurons bientôt tous des lunettes « metaverse ». Il est donc difficile de répondre à cette question : les NFT peuvent-ils révolutionner le monde de l'art ou est-ce une mode passagère ? Selon moi, ce n'est jamais une bonne idée de sous-estimer un développement technologique, et je pense que nous verrons encore plus de NFT en 2022.



Michael Emami

Dans mon précédent article, j'ai exploré l'esprit de génie d'un artiste français du romantisme du XIX^e siècle qui fut l'un des plus importants influenceurs des mouvements romantique et post-néo-classique. Désormais, je vais explorer les secrets de l'un des tableaux les plus célèbres de tous les temps : « Les Époux Arnolfini » de Jan Van Eyck, grand peintre belge du XV^e siècle.

Jon Van Eyck fut l'une des premières figures importantes de l'art de la Renaissance. Le génie de cet artiste a permis de donner naissance à des peintures qui mettaient davantage l'accent sur le naturalisme et le réalisme que sur le classicisme. Il a magistralement peint des peintures profanes et religieuses jusqu'à sa mort à Bruges, le 9 juillet 1941, à 50 ans.

« Les Époux Arnolfini » est selon moi une peinture qui recèle de nombreux mystères. Néanmoins, selon certains historiens de l'art et critiques d'art, il n'y a pas de mystère autour de ce tableau qui ne serait qu'une reconnaissance du mariage de ce couple ainsi qu'une exposition de leur richesse et de leur statut. Il n'en reste pas moins que d'autres spécialistes de l'art estiment comme moi que ce tableau est entouré de mystères et est rempli de symbolisme ainsi que de configurations mystérieuses. À la lumière de ces différentes opinions, tentons de trouver ce qui se cache derrière cette œuvre.

Commençons par les fruits posés près de la fenêtre. On pourrait penser qu'ils sont exhibés pour montrer la richesse et le statut du couple, mais cela ne pourrait pas être plus éloigné de la vérité. Si nous observons d'autres œuvres de Van Eyck, nous verrons ces mêmes fruits dans ses peintures religieuses. Ainsi, leur présence ne fait pas référence à la richesse. C'est en réalité une référence

Le mystère derrière « Les Époux Arnolfini » par Jan Van Eyck

aux conséquences de l'incapacité des humains à résister à la tentation. L'artiste fait ainsi le parallèle avec l'événement biblique du jardin d'Éden et avec Adam qui a croqué dans le fruit défendu offert par Ève, nous conduisant à être expulsés du paradis.

Tout dans ce tableau est là pour une raison. Mais il y a une vérité objective dans la peinture de Van Eyck et, en y regardant de plus près, nous découvrons un monde de mystères qui ne demande qu'à être décodé.

En vous saluant à l'entrée de leur demeure, il semble que cet énigmatique couple vous invite dans leur maison, qu'ils vous attendent. En arrière-plan, vous pouvez observer le célèbre miroir mural bombé qui reflète les époux Arnolfini de dos, mais aussi deux autres individus qui semblent pénétrer dans la pièce. L'un d'eux se trouve être Van Eyck lui-même. Le second n'est autre que vous, car le maître voulait attirer le public dans le tableau en affichant magistralement son génie artistique.

Certains historiens de l'art pensent que le tableau n'est rien d'autre qu'une annonce honnête d'une naissance imminente. Personnellement, je crois que l'on peut y voir un hommage funèbre à Costanza Trent, l'épouse de Giovanni di Nicolao Arnolfini, un marchand italien qui s'était installé à Bruges à la fin du XV^e siècle. Costanza Trent mourut en effet tragiquement en couches ; un événement qui n'était pas rare en 1433, soit un an avant que ce tableau ne soit peint par Van Eyck. Plusieurs indices soutiennent cette idée. L'un d'eux se trouve dans les bougies du lustre. Si vous le regardez attentivement, vous verrez qu'il n'y a qu'une seule bougie qui est allumée, et elle est du côté d'Arnolfini. Celle qui se trouve du côté de Costanza a brûlé, signe que sa vie est déjà terminée



alors qu'Arnolfini continue à respirer. Ainsi, si l'on a pu penser que cette œuvre représentait une cérémonie de mariage, la plupart des historiens de l'art sont enclins à penser qu'il s'agit d'un tableau réalisé en hommage à Costanza.

Le renflement visible sous sa robe aurait pu être un signe de ce qui était considéré comme la mode de l'époque. Mais, là encore, il est difficile de faire l'impasse sur le geste protecteur de la femme représentée, et c'est cette grossesse qui est la clef du sens des images. Van Eyck essaie-t-il de nous plonger dans l'atmosphère d'une naissance imminente ?

Certains pensent que Costanza a été représentée à titre posthume, c'est-à-dire qu'elle était déjà morte quand où le tableau fut achevé. Or, lorsque vous observez les détails, il est fort probable que ce fut le cas. Outre les bougies, il y a aussi d'autres raisons de le penser. Derrière son épaule droite, sur le

montant du lit, nous observons l'image de Sainte Marguerite, la patronne des femmes enceintes. Les scènes autour du miroir sont également des indices qui illustrent la séparation de M. Arnolfini et de Costanza. En effet, il y a des éléments sans vie du côté de Costanza et des éléments vivants du côté de son époux. Dès lors, compte tenu de tous ces signes mystérieux, on peut soutenir l'idée de la représentation posthume de Costanza. M. Arnolfini désirait en fait rendre hommage à l'image de sa femme dans cette douleur du maître Jan Van Eyck. Arnolfini semble nous présenter Costanza, sa femme, avec ce geste touchant de sa part comme si elle était encore en vie. L'œuvre sous-entend la mort de sa femme et de son enfant en des termes religieux et souhaite comparer leur sacrifice au sacrifice ultime de Jésus-Christ crucifié sur la croix, elle-même identifiée sur le miroir au centre de la peinture.